

Œuvres complètes
III

ROBERTO BOLAÑO

Œuvres complètes
III

*Traduit de l'espagnol (Chili)
par Robert Amutio et Jean-Marie Saint-Lu*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

La Piste de glace

a été publié par la Fondation Colegio del Rey et chez Planeta Chile en 1993

sous le titre *La Pista de hielo*

Prix « Ciudad de Alcalá de Henares » du roman 1992

Le Troisième Reich

a été publié chez Anagrama en 2010

sous le titre *El Tercer Reich*

Intempéries

a été publié chez Alfaguara en 2019

sous le titre *A la intemperie*

ISBN 978.2.8236.1308.7

© 1998, Roberto Bolaño.

© 2010, Héritiers de Roberto Bolaño.

© 2019, Héritiers de Roberto Bolaño.

« La nouvelle poésie latino-américaine :
crise ou renaissance ? » : © 1977, 2019, Jorge Alejandro
Boccanera et héritiers de Roberto Bolaño.

© 2020, Éditions de l'Olivier, pour la présente édition.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

LA PISTE DE GLACE

Traduit par Robert Amutio

« Si je dois vivre que ce soit
sans gouvernail et dans le délire. »

Mario Santiago

Remo Morán :

La première fois que je l'ai vu c'était rue Bucareli

La première fois que je l'ai vu c'était rue Bucareli, à Mexico, c'est-à-dire du temps de mon adolescence, dans la zone confuse et indécise qui appartenait aux poètes de fer, une nuit lourde de brouillard qui contraignait les voitures à rouler au pas et incitait les piétons, étonnés et réjouis, à commenter le phénomène brumeux, si inhabituel en ces nuits mexicaines, du moins d'après mes souvenirs. J'ai entendu, avant qu'il me soit présenté, devant les portes du café La Habana, sa voix, profonde, pareille à du velours, la seule chose qui n'ait pas changé au fil des années. Il a dit : C'est une nuit sur mesure pour Jack. Il faisait allusion à Jack l'Éventreur, mais sa voix a semblé évoquer une terre sans loi, où tout était possible. Nous étions tous des adolescents, des adolescents courageux, certes, et des poètes, et nous riions. L'inconnu s'appelait Gaspar Heredia, Gasparín pour les amis et ennemis gratuits. Je me souviens encore du brouillard sous les portes à tambour et des plaisanteries qui fusaient. C'est à peine si l'on devinait les visages et les lumières, et les gens enveloppés dans cette étole paraissaient énergiques et ignorants, fragmentés et innocents, comme nous l'étions réellement. Maintenant nous sommes à des milliers de kilomètres du café La Habana et le brouillard, fait sur mesure pour Jack l'Éventreur, est plus épais qu'alors. De la rue Bucareli, à Mexico, à l'assassinat ! devez-vous penser... Le propos de ce récit est d'essayer de vous persuader du contraire...

Gaspar Heredia :

C'est au milieu du printemps que je suis arrivé

C'est au milieu du printemps que je suis arrivé, une nuit de mai, en provenance de Barcelone. Il ne me restait plus qu'un peu d'argent, mais ça ne m'inquiétait pas, parce que, à Z, un travail m'attendait. Remo Morán, que je n'avais pas vu depuis des années mais dont j'ai eu constamment des nouvelles, sauf à cette époque pendant laquelle on n'avait rien su de lui, m'a offert, par l'intermédiaire d'une amie commune, un travail saisonnier, de mai jusqu'en septembre. Je dois préciser que ce n'est pas moi qui lui ai demandé le travail, et que je n'avais pas essayé d'entrer en contact avec lui ni alors ni auparavant, et que je n'ai jamais eu l'intention de venir vivre à Z. Nous avons été amis, c'est vrai, mais le temps avait passé et moi je ne suis pas de ceux qui demandent la charité. Jusque-là je vivais dans un appartement partagé avec trois autres personnes, dans le Barrio Chino, et je n'étais pas dans une situation aussi mauvaise qu'on pourrait l'imaginer. Ma situation légale en Espagne, sauf au cours des premiers mois, était, pour le dire d'une manière atténuée, désespérée : je n'ai pas de permis de séjour, je n'ai pas de permis de travail, je vis dans une sorte de purgatoire indéfini, attendant de réunir assez d'argent pour me tirer de là ou pour payer un avocat qui mette mes papiers en règle. Évidemment, ce jour en question est un jour utopique, du moins pour les étrangers qui, comme moi, ne possèdent pas grand-chose ou même rien. En tout cas, ça pouvait aller pour moi. Pendant longtemps j'ai pris les boulots qui se présentaient, ça allait de m'occuper d'un kiosque sur la Rambla, jusqu'à coudre avec une

Singer déglinguée des sacs en cuir pour un fabricant pirate, et c'est comme ça que je mangeais, allais au ciné et payais ma chambre. Un jour, j'ai fait la connaissance de Mónica, une Chilienne qui tenait un stand sur la Rambla, et on s'est aperçus en bavardant que tous deux, à des moments différents de nos vies, moi des années auparavant, elle en Europe et de manière plus régulière, on avait été des amis de Remo Morán. C'est par elle que j'ai su qu'il vivait maintenant à Z (je savais qu'il vivait en Espagne, mais j'ignorais où) et que, dans la situation où je me trouvais, je n'avais aucune excuse pour ne pas aller le voir ou lui passer un coup de fil. Pour lui demander de l'aide ! Évidemment, je n'en ai rien fait ; le fossé entre Remo et moi me paraissait impossible à franchir, et puis il n'était pas question de l'ennuyer. J'ai donc continué à vivre ou à mal vivre, ça dépend, jusqu'à ce qu'un jour Mónica me raconte qu'elle avait revu Remo Morán dans un bar de Barcelone, et qu'après avoir appris ma situation, celui-ci avait dit que je devais partir immédiatement vers Z parce que là-bas je pourrais vivre et travailler au moins pendant la saison d'été. Morán se souvenait de moi ! La vérité est que, je dois le reconnaître, je n'avais rien de mieux à faire et que les perspectives, jusqu'alors, étaient noires comme un seau de pétrole. La proposition, de plus, m'avait touché. Rien ne me retenait à Barcelone, je venais de sortir du pire rhume de toute ma vie (j'avais encore de la fièvre quand je suis arrivé à Z), la seule idée de vivre cinq mois d'affilée au bord de la mer me faisait sourire comme un imbécile, je n'avais qu'à prendre le train de la côte et m'en aller. Aussitôt dit, aussitôt fait : j'ai fourré dans mon sac à dos les livres et les vêtements, et j'ai mis les voiles. Tout ce qui ne pouvait pas y entrer, j'en ai fait cadeau. Quand j'ai laissé derrière moi la *Estación de Francia*, j'ai pensé que jamais plus je ne vivrais de nouveau à Barcelone. *Vade retro !* Sans peine ni rancœur ! Parvenu à la hauteur de Mataró, j'ai commencé à oublier tous les visages... Mais, bien sûr, c'est une façon de parler, rien ne s'oublie...

Enric Rosquelles :

*Jusqu'à ces dernières années mon caractère était
proverbialement paisible*

Jusqu'à ces dernières années mon caractère était proverbialement paisible ; les membres de ma famille, mes collègues, mes subordonnés, toutes les personnes qui ont eu un tant soit peu l'occasion d'être en rapport avec moi, peuvent en témoigner. Ils diront tous que l'individu le moins susceptible d'être mêlé à un crime, c'est bien moi. Mes habitudes sont réglées et même sévères. Je fume peu, je bois peu, je ne sors presque pas le soir. Ma capacité de travail est reconnue : je peux prolonger la journée de labeur jusqu'à seize heures si besoin est, et mon rendement ne baisse pas. J'ai été diplômé de psychologie à vingt-deux ans, et, sans fausse modestie, je dois souligner que j'ai été l'un des meilleurs de ma promotion. Je suis actuellement des cours de droit, études que j'aurais dû finir il y a longtemps, je le sais, mais j'ai préféré y aller tranquillement. Je ne suis absolument pas pressé. La vérité, c'est que j'ai souvent pensé que j'avais fait une erreur en m'inscrivant en droit. Quel besoin j'avais de faire, c'est vrai, des études qui au fur et à mesure que les années passaient devenaient de plus en plus pénibles. Ce qui ne veut pas dire que je vais abandonner. Moi, je n'abandonne jamais. Parfois je suis lent et parfois rapide, à moitié tortue et à moitié Achille, mais je n'abandonne jamais. D'un autre côté, remarquons-le, il n'est pas facile de travailler et de faire des études en même temps et, comme je l'ai déjà dit, mon travail est souvent intense et absorbant. La faute, évidemment, m'en incombe. C'était

moi qui imposais le rythme. Entre parenthèses, si vous permettez, une question : Où est-ce que je voulais arriver avec tout ça ? Je ne le sais pas. Les faits, de temps en temps, me dépassent. Je pense parfois que j'ai tenu le pire des rôles. À d'autres moments, je pense qu'au cours de presque toute cette époque-là j'ai porté un bandeau sur les yeux. Les nuits blanches que j'ai passées ces derniers temps ne m'ont pas permis de trouver les réponses. Les mauvais traitements et les insultes que, d'après ce qu'on dit récemment, j'ai dû supporter, ne m'ont pas aidé non plus. La seule certitude, c'est que j'ai commencé à avoir des responsabilités trop tôt. Pendant une période brève et heureuse de ma vie, j'ai travaillé comme psychologue dans une association pour enfants inadaptés. C'est là que j'aurais dû rester, mais il y a des choses que l'on ne comprend que des années après. D'autre part, je crois qu'il est normal qu'un homme jeune ait des ambitions, des envies de se dépasser, des buts. Moi, en tout cas, je les avais. C'est comme ça que je suis arrivé à Z, peu de temps après la première victoire socialiste aux municipales. Pilar avait besoin de quelqu'un pour diriger le bureau des Services sociaux et c'est moi qui ai été choisi. Mon curriculum vitae n'était pas bien long, mais il réunissait les conditions nécessaires pour mener à bien ce travail délicat, presque expérimental dans tant de mairies socialistes. Évidemment, moi aussi j'ai ma carte du parti (dont je serai exclu publiquement, pour l'exemple, d'ici peu, si cela n'a pas été déjà fait), quoique ça n'ait rien eu à voir avec la décision finalement prise : j'ai eu le poste après avoir été examiné à la loupe, et les six premiers mois ont été non seulement instables mais épuisants. Vous me permettrez donc de m'élever énergiquement de là où je suis contre ceux qui maintenant veulent mêler Pilar à cette sale affaire. Elle ne m'a pas placé par amitié ; cependant, après deux mandats (à Z les gens adorent leur maire, prenez ça dans les dents), entre nous est né quelque chose que je me flatte de décrire ainsi : une amitié entre camarades qui avaient partagé les efforts et partagé l'espoir, amitié qui, dans mon cas, s'étendait à son très digne époux, mon *tocayo*¹ Enric

1. Qui porte le même prénom. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Gibert i Vilamajó. Les chacals déguisés en journalistes diront tout ce qu'ils voudront. S'il y en a eu une, la seule faute de Pilar a été de me faire, de plus en plus complètement, confiance. Si on jette un coup d'œil sur l'état des divers services avant mon arrivée et, disons, deux ans après, la conclusion est immédiate : j'étais le moteur de la mairie de Z, ses muscles et son cerveau. Quelle qu'ait été ma fatigue, je menais à bien mon travail et, bien souvent, celui des autres. J'ai fait naître aussi des rancœurs et des envies, même parmi mon entourage. Je sais que beaucoup de mes subordonnés me haïssaient en secret. À la longue, mon propre caractère s'est aigri et s'est vidé de toute espérance. Je dois avouer que je n'ai jamais pensé rester toute ma vie à Z, un professionnel doit toujours aspirer à plus ; dans mon cas, j'aurais été enchanté qu'on fasse appel à moi pour occuper un poste similaire à Barcelone, ou au moins à Gérone. J'ai souvent rêvé, je n'ai pas honte de le dire, que le maire d'une grande capitale de province me mettait à la tête d'un projet audacieux de prévention de la délinquance ou de lutte contre la drogue. À Z, j'avais déjà tout fait ! Un jour ou l'autre Pilar ne serait plus maire, et alors qu'est-ce que j'allais devenir, devant quel genre de politiciens est-ce que je devrais me traîner ! Des angoisses nocturnes que je calmais en faisant la route en voiture pour revenir chez moi chaque soir. Chaque soir seul et épuisé. Mon Dieu, combien de choses j'ai dû faire, qu'est-ce que j'ai dû subir et digérer dans la solitude la plus totale. Jusqu'au jour où j'ai rencontré Nuria et que m'est tombé entre les mains le projet du Palacio Benvingut...

Remo Morán :

*Je reconnais qu'en mai j'ai donné du travail
à Gaspar Heredia*

Je reconnais qu'en mai j'ai donné du travail à Gaspar Heredia, Gasparín pour les amis, mexicain, poète, indigent. Même si je ne voulais pas me l'avouer, dans le fond j'attendais son arrivée avec impatience et nervosité. Cependant, quand il a fait son apparition sur le seuil du Cartago, c'est à peine si je l'ai reconnu. Les années n'étaient pas passées sans laisser de traces. On s'est embrassés et ç'a été tout. J'ai souvent pensé que si nous avions parlé ou fait une promenade sur la plage et ensuite bu une bouteille de cognac en pleurant, ou bien si nous avions ri jusqu'à l'aube, on n'en serait pas là. Mais après l'accolade un masque de glace a recouvert mon visage et j'ai été incapable d'accomplir le moindre geste amical. Je le savais désarmé, faible et seul, penché en arrière sur un tabouret à côté du comptoir, et je n'ai rien fait. Ai-je eu honte ? Quel genre de monstres sa soudaine présence à Z a-t-elle réveillés ? Je ne le sais pas. Peut-être ai-je cru voir un fantôme, et en ce temps-là les fantômes me déplaisaient profondément. Non, plus maintenant, non. Maintenant, au contraire, ils égayaient mes soirées. Quand nous sommes sortis du Cartago, il était plus de minuit et je n'avais même pas été capable d'entamer la plus petite ébauche de conversation. De toute façon, à son silence, j'ai compris qu'il était heureux. À la réception du camping, le Carajillo¹

1. Le *carajillo* est un café arrosé d'un alcool, le plus souvent du brandy ou de la liqueur d'anis.

regardait la télé et ne nous a pas vus. Nous sommes passés sans nous faire remarquer. La tente canadienne, dans laquelle Gasparín allait désormais vivre, était plantée dans un endroit isolé, à côté de la remise à outils. Il était nécessaire de lui assurer un minimum de silence, puisqu'il dormirait pendant la journée. Gasparín a tout trouvé parfait, de sa voix profonde il a dit que ce serait comme s'il vivait à la campagne. Pour autant que je sache, il n'a jamais vécu autre part que dans des villes. D'un côté de la tente, il y avait un minuscule pin, qui ressemblait plus à un petit sapin de Noël qu'à un pin de camping. C'était Alex qui avait choisi l'endroit : même à ce propos on percevait le caractère laborieux qu'avait tout ce qu'il faisait, ses jeux mentaux inintelligibles. (Qu'est-ce qu'il avait voulu dire par là ? Que Gasparín, c'était comme l'arrivée de Noël ?) Je l'ai ensuite emmené aux installations sanitaires, je lui ai montré le fonctionnement des douches et nous sommes retournés à la réception. Ça été tout. Je ne l'ai revu qu'une semaine plus tard, ou quelque chose comme ça. Gasparín et le Carajillo sont devenus de bons amis. Le fait est que ce n'était pas difficile de devenir l'ami du Carajillo. L'horaire de Gasparín était le même que celui de n'importe quel veilleur de nuit, de dix heures du soir à huit heures du matin. Inutile de rappeler que les veilleurs de nuit dorment pendant leur travail. Le salaire était bon, supérieur à ce que les autres campings ont l'habitude de payer, et le travail n'était pas pénible, même si la plus grande partie retombait sur Gasparín. Le Carajillo est très âgé et presque toujours trop ivre pour sortir effectuer des rondes à quatre heures du matin. Les repas se prenaient aux frais de l'entreprise, c'est-à-dire aux miens : Gasparín avait le droit de prendre le petit déjeuner, le déjeuner et le dîner au Cartago. On ne lui demanderait pas une peseta. Parfois je prenais des nouvelles auprès des serveurs : Le veilleur est venu manger ? Est-ce qu'il dîne ou pas, le veilleur ? Depuis combien de temps le veilleur n'est pas venu ici ? Et parfois, mais moins souvent, je demandais : Est-ce que le veilleur écrit ? Vous l'avez vu en train de gribouiller dans les marges d'un bouquin ? Est-ce que le veilleur regarde la lune comme un loup ? J'insistais peu, c'est vrai, parce que je n'avais pas

le temps... Ou, plutôt, je consacrais mon temps à des affaires qui n'avaient aucun rapport avec Gaspar Heredia, lointain, diminué, comme s'il tournait le dos à tout le monde, dissimulant qui il était, cachant comment il se débrouillait, avec quel courage il était allé de l'avant et avançait encore (non, il courait !) vers l'obscurité, vers ce qu'il y a de plus haut...

Gaspar Heredia :

Stella Maris, c'était son nom

Stella Maris, c'était son nom (un nom avec des réminiscences de pension), était un camping sans trop de règles, sans trop de bagarres, sans trop de vols. Des familles de travailleurs qui venaient de Barcelone et des jeunes ouvriers français, hollandais, italiens, allemands en constituaient l'essentiel des occupants. Le mélange, parfois, pouvait être explosif et l'aurait été si, dès la première nuit, je n'avais mis en application le conseil en or que m'avait donné le Carajillo et qui était de laisser les gens s'entre-tuer. La radicalité de l'affirmation qui, au début, m'avait fait rire puis m'avait stupéfié, ne signifiait absolument pas qu'il n'éprouvait pas de respect envers les clients du Stella Maris, au contraire, elle impliquait un haut degré d'estime pour le libre arbitre de ces derniers. Le Carajillo, je l'ai vite constaté, était aimé des gens, surtout des Espagnols et de l'une ou l'autre famille étrangère qui depuis des années passaient l'été à Z, et qui, au cours de la ronde, unique et fort longue, que le Carajillo effectuait dans le camping, ne manquaient pas de l'inviter dans leurs caravanes ou sous leurs tentes où il y avait toujours un petit verre à boire, un morceau de tarte, une revue porno à quatre sous pour ne pas s'ennuyer pendant la nuit. S'ennuyer pendant la nuit ! C'était impossible. À trois heures du matin, le vieux était plus soûl qu'une barrique et l'on pouvait entendre ses ronflements de la rue. Vers cette heure-là, à peu près, le calme tombait sur les tentes et je trouvais agréable de parcourir les allées intérieures du camping, étroites, couvertes de gravier, la lampe éteinte et sans rien d'autre à faire

qu'écouter ses propres pas. Jusqu'à cette heure-là, le Carajillo et moi on s'asseyait sur le banc en bois, à côté de l'entrée principale, on parlait et les insomniaques et les fêtards nous souhaitaient bonne nuit. Parfois on devait amener jusqu'à sa tente un type ivre mort. Le Carajillo passait devant, il savait toujours où chacun avait planté sa tente, et moi je le suivais avec le client sur le dos. Pour ces services, et d'autres que nous rendions, de temps à autre on nous donnait un peu d'argent, généralement on ne nous disait même pas merci. Les premiers jours, j'ai essayé de ne pas dormir. Ensuite j'ai suivi l'exemple du Carajillo. On s'enfermait tous les deux dans la réception, on éteignait les lumières et on s'installait confortablement chacun dans son fauteuil en cuir. La réception du Stella Maris était en préfabriqué, avec deux parois vitrées, l'une face à l'entrée et l'autre tournée vers la piscine, ce qui rendait facile le maintien d'une surveillance plus ou moins effective de l'intérieur. Il y avait souvent des coupures d'électricité dans tout le camping et c'était moi qui étais chargé de me fourrer dans le Gros Plomb et de trouver la solution par une action sans danger, même si, dans le cabanon des fusibles, il fallait se déplacer en crabe, en essayant d'éviter de toucher l'un ou l'autre des nombreux câbles qui pendaient çà et là. Il y avait aussi des araignées et des insectes de toutes sortes. Le bourdonnement de l'électricité ! Les vacanciers, dont l'émission de télévision avait été interrompue par la coupure, applaudissaient quand le courant était finalement rétabli. Parfois, pas très souvent, la Guardia Civil faisait un tour. C'était le Carajillo qui leur faisait la conversation, riait de leurs blagues, les invitait à descendre de leur voiture, ce que, par ailleurs, ils ne faisaient jamais. On disait qu'ils buvaient à l'œil au bar du Stella Maris, mais moi jamais je ne les ai vus entrer. D'autres soirs, c'était la police qui venait. La police nationale et la municipale. Des visites de routine. Heureusement ils ne me disaient même pas bonsoir. Ou alors, lorsqu'ils arrivaient, je me trouvais une bonne raison pour effectuer une ronde à l'intérieur du camping. Je me souviens qu'une nuit, la Guardia Civil est arrivée, recherchant deux femmes de Saragosse qui s'étaient installées le jour même. On a dit

qu'elles n'y étaient pas. Une fois les *guardia civiles* partis, le Carajillo m'a regardé et a dit : Pauvres filles, laissons-les dormir en paix. Moi, ça m'était égal. La nuit suivante, elles n'y étaient plus ; le Carajillo les avait averties et elles avaient mis les voiles à toute vitesse. Je n'ai pas demandé d'explication. Le matin, quand le jour commençait à poindre, je m'en allais à la plage. C'est la meilleure heure, le sable est propre, comme s'il venait tout juste d'être lissé, et il n'y a pas de touristes, rien que des bateaux de pêche ramenant leurs filets. Je me déshabillais, je nageais et je retournais au camping en sautant entre les roseaux. Quand j'arrivais à la réception, je trouvais le Carajillo déjà réveillé et les fenêtres ouvertes pour aérer la pièce. On se rasseyait sur le banc de l'entrée, on levait la barrière et on parlait, généralement du temps. Nuageux, étouffant, tempéré, avec des souffles d'air, couvert, pluvieux, ensoleillé, chaud... Le Carajillo, je n'ai jamais su pourquoi, s'intéressait énormément au temps. Pas pendant les nuits. La nuit, son sujet de conversation préféré était la guerre, ou plutôt les dernières années de la guerre civile. L'histoire, avec quelques variantes, était toujours la même : un groupe de soldats de l'armée républicaine, armé de grenades à main, se dirigeait vers une formation de chars blindés ; les chars mitraillaient les soldats ; ceux-ci se jetaient au sol et quelques instants après reprenaient leur progression ; de nouveau les chars faisaient pleuvoir des balles de mitrailleuses sur la poignée d'hommes ; de nouveau les soldats au sol, puis, après quelques instants, de nouveau en avant ; à la quatrième ou cinquième répétition, un élément inédit et terrifiant s'ajoutait : les chars, jusqu'alors immobiles, s'avançaient en direction des soldats. Deux fois sur trois, arrivé à ce point, le Carajillo devenait rouge, comme s'il manquait d'air, et fondait en larmes. Que se passait-il alors ? Certains soldats faisaient demi-tour et se mettaient à courir, d'autres continuaient à avancer à la rencontre des chars, la plupart tombaient en poussant des cris et en jurant. C'était tout. Parfois l'histoire se poursuivait un peu au-delà et je pouvais voir un ou deux chars en train de brûler parmi les morts et la confusion. Se chiant dessus de peur, fonçant toujours en avant. Se chiant dessus

de peur, fuyant à toutes jambes. De quel côté s'était trouvé le Carajillo, ça n'a jamais été clair, et moi je ne le lui ai jamais demandé. C'était peut-être une invention, des blindés, il n'y en a pas eu beaucoup pendant la guerre civile espagnole. J'ai connu à Barcelone un vieux boucher, dans le marché de la Boquería, qui jurait s'être trouvé dans une tranchée à moins de deux mètres du maréchal Tito. Ce n'était pas un menteur, mais pour autant que je sache Tito n'a jamais été en Espagne. Alors comment diable était-il arrivé dans ses souvenirs ? Mystère. Après avoir essuyé ses larmes, le Carajillo continuait à boire comme si de rien n'était ou me proposait une partie de *chinos*¹. À force de jouer je suis devenu un spécialiste. Trois avec les tiennes, trois avec celles que tu as, deux et une à toi, trois, une et celles que tu as, trois, les trois miennes, les trois à toi, les trois du borgne, trois et on n'en parle plus. Il y avait toujours des clients qui veillaient très tard, des Barcelonais qui ne parvenaient pas à s'endormir au milieu de tant de silence ou des retraités qui passaient les trois mois d'été avec les femmes de leurs fils, et qui se mêlaient à la partie. Les amis du Carajillo ! À d'autres occasions, fatigué d'être dans la réception, je tuais le temps au bar du camping. Là-bas, sur la terrasse, se donnaient rendez-vous des êtres bizarres et vagues, comme sortis d'un rêve. C'était un autre genre de réunion, la réunion des morts-vivants de George Romero. Entre une et deux heures du matin, le type du bar fermait les portes et éteignait les lumières. Avant de prendre sa voiture et de s'en aller, il demandait qu'on laisse les verres et les bouteilles sur telle table de la terrasse. Jamais personne n'a suivi ses recommandations. Les dernières personnes à partir étaient deux femmes. Ou, plus précisément, une femme déjà âgée et une jeune. L'une parlait et riait comme si sa vie en dépendait ; l'autre, l'air absent, écoutait. Toutes les deux avaient l'air malades...

1. Le *chinos* se joue à deux. L'un des deux joueurs doit deviner le total des pièces de monnaie en additionnant celles qu'il sait avoir dans la main et celles qu'il suppose que l'autre joueur cache dans la sienne, chacun des joueurs ne disposant que de trois pièces maximum.

Enric Rosquelles :

*Je sais que tout ce que je dirai
ne fera que contribuer à m'enfoncer*

Je sais que tout ce que je dirai ne fera que contribuer à m'enfoncer un peu plus, permettez-moi cependant de prendre la parole. Je ne suis pas un monstre, et pas davantage le personnage cynique ou l'être sans scrupules que vous avez dépeint avec de si vives couleurs. Mon aspect physique, sans doute, pourra vous faire rire. Peu importe. Il fut un temps où je faisais trembler les gens. Je suis gros et je ne dépasse pas un mètre soixante-trois, et je suis catalan. Et aussi : je suis socialiste et je crois en l'avenir. Ou j'y croyais. Pardonnez-moi. Je ne peux pas dire que ces derniers temps soient très heureux pour moi. Je croyais dans le travail... et dans la justice... et dans le progrès. Je sais que Pilar se vantait devant les maires socialistes de la province d'avoir dans son équipe un homme tel que moi. Il est probable qu'elle l'ait fait, quoique dans la solitude de ces jours-ci je me sois souvent demandé comment il était possible qu'aucun ponte n'essaie de m'avoir avec lui, loin de Z et de Pilar, un peu plus près de Barcelone. Peut-être que Pilar ne s'est pas suffisamment vantée. Peut-être qu'ils avaient tous leur homme et n'avaient pas besoin d'un autre. Mon pouvoir s'est accru et s'est circonscrit à Z. Cela est déterminant. À Z, j'ai réalisé mes bonnes œuvres et ce pour quoi je devrai payer. La mairie de Z, qui maintenant me crache publiquement dessus, est pleine de projets et d'études que j'ai dirigés. J'ai été le chef du bureau des Services personnels, je l'ai déjà dit, mais je contrôlais également le bureau d'Urbanisme, et même le

chef du bureau des Sports, un perversisseur de mineurs, qui aujourd'hui a l'audace de m'insulter, venait tous les matins dans mon bureau me demander conseil. À l'occasion des fêtes et des événements publics, c'était moi qui me trouvais aux côtés de Pilar. Ne pensez pas à mal : le mari de notre maire haïssait, j'ignore pourquoi, toute réunion de plus de six personnes. Mon *tocayo* Enric Gibert est ce que l'on appelle un intellectuel. Dieu sait qu'il m'aurait mieux valu l'imiter et ne pas quitter mon bureau, parce que c'est comme ça, au cours d'une cérémonie publique au gymnase omnisports de Z, que j'ai connu Nuria... Nuria Martí... Mes yeux se brouillent à l'évocation de cette soirée... Nous récompensions, un peu n'importe comment, les mérites de quelques sportifs en vue de Z. Parmi les lauréats il y avait l'équipe junior de basket qui avait fait une excellente saison ; un jeune homme qui jouait dans une équipe de football de deuxième division A ; l'entraîneur de l'équipe de football de Z, club de première division régionale, qui prenait sa retraite cette année-là ; les alevins du water-polo qui étaient parvenus à remporter la ligue ; et finalement la star, Nuria Martí, tout juste de retour de Copenhague où elle avait défendu les couleurs de l'Espagne dans une compétition de patinage artistique sur glace... La salle était pleine d'élèves d'EGB¹ (leurs professeurs les avaient fait venir) et lorsque Nuria s'est montrée, ça s'est transformé en un asile de dingues. Ils se sont tous mis à crier et à applaudir. Des gamins de dix ans qui sifflaient et poussaient des hourras pour Nuria ! Je n'ai jamais rien vu de pareil. L'explication, bien sûr, n'était pas un goût soudain et généralisé pour le patinage artistique, un sport minoritaire, comme chacun sait. Certains enfants, surtout des filles, avaient suivi la retransmission télévisée de la compétition et évidemment avaient vu patiner Nuria. Pour quelques-unes de ces filles Nuria était une idole. La plupart des élèves, cependant, applaudissaient aimantés par sa célébrité et sa beauté. Car là, devant moi, se

1. *Educación General Básica* ; l'EGB recouvre la fin du premier cycle et le début du second cycle scolaire français.

trouvait la femme la plus belle que j'aie jamais vue. La plus belle que je verrai jamais ! On dit que les enfants ne se trompent pas. En tant que psychologue et en tant que fonctionnaire, je ne l'ai jamais cru. Cette fois-ci ils avaient raison. Tous les qualificatifs du monde convenaient à la lumineuse silhouette de Nuria. Comment avais-je pu travailler tant d'années à Z sans l'avoir connue ? La seule explication que je trouve est que je ne vivais pas à Z et que Nuria, jusqu'alors, avait passé de longues périodes à l'extérieur, avec une bourse du Comité olympique espagnol. Au cours des journées qui ont suivi cette, accordez-moi de la nommer ainsi, sublime apparition, je me suis consacré, presque sans m'en rendre compte, à chercher le prétexte qui ne permettrait sans doute pas notre amitié, mais fournirait du moins la possibilité de nous saluer, peut-être de bavarder un peu, quand nous nous rencontrerions dans la rue. C'est dans ce but que j'ai créé de toutes pièces dans le bureau des Foires et Fêtes une figure de reine de l'Exposition annuelle de produits laitiers et maraîchers, une idée qui, au départ, a provoqué de la stupeur dans le comité de paysans qui commercialisait les stands mais, qui, après quelques explications, a été accueillie avec enthousiasme. Et, par la suite, j'ai suggéré qu'il n'y avait personne de plus approprié pour incarner la reine de l'Exposition que Nuria, notre patineuse internationale. Un rôle protocolaire et décoratif. Quelques mots au moment de l'inauguration et c'est tout. Ça les a enchantés, et je suis passé immédiatement à la phase la plus difficile de l'affaire : obtenir, à partir de ce prétexte, qu'elle consente à me regarder, à me reconnaître... Est-il besoin de dire que je me fichais complètement de ce que l'exposition pouvait devenir ? Mon cœur, c'était la première fois, s'imposait à ma cervelle et moi je le suivais, obéissant et enthousiaste. C'est au cours du printemps que c'est arrivé, il me semble, et à aucun moment je n'ai cessé de pressentir que je me dirigeais vers l'abîme et le désastre, mais je n'en ai rien à faire. Si j'y fais allusion c'est simplement pour ne pas donner une image faussée de ma lucidité. Et maintenant aussi je n'en ai rien à faire. Le coordinateur des Foires et Fêtes a été chargé de lui proposer la couronne et, comme

je l'avais prévu, Nuria n'en a pas voulu. Entre autres choses, le coordinateur m'a appris que la date de sa réintégration dans l'équipe espagnole de patinage était proche. Il n'y avait donc pas de temps à perdre. J'avais une raison valable de m'intéresser à elle et je l'ai appelée le jour même, et nous sommes convenus sans tarder davantage d'un rendez-vous dans un bar du centre historique de Z. Je ne suis évidemment pas parvenu à la convaincre, ce n'était d'ailleurs pas ce que je recherchais, qu'elle soit reine, mais je suis arrivé à lui faire accepter une invitation à dîner avec moi dans la semaine. C'est comme ça que tout a commencé. Je n'ai jamais su s'il y a eu une reine ce printemps-là. Après le premier dîner, les rendez-vous se sont succédé à un rythme endiablé. J'ai commencé à faire la connaissance de ses fréquentations et peu à peu mon réseau de relations sociales a changé. Nos rencontres fortuites étaient chaque fois plus nombreuses. Chaque fois plus heureuses. Je dois reconnaître que j'aurais continué comme ça le restant de ma vie, mais rien ne dure. Au fur et à mesure que notre amitié est devenue plus profonde, j'ai commencé à percevoir plus nettement les problèmes de Nuria ; des problèmes qui, vus sous un certain angle, n'en étaient pas, mais auxquels son tempérament artistique donnait immédiatement un caractère insurmontable. Je ne ferai pas allusion aux centaines de petits crocs-en-jambe que la vie commençait à lui faire. Je ne mentionnerai que les deux problèmes qui me paraissent les plus significatifs. C'est au cours d'une agréable soirée en compagnie de bons amis, dont certains maintenant s'amuse à me cracher au visage, que le premier problème m'a été révélé. Au moment de partir, Nuria m'a demandé de prendre la direction des criques au lieu de me rendre directement chez elle. Une fois que nous sommes arrivés à la crique la plus éloignée, la crique de San Belisario, elle s'est mise à parler, de manière entrecoupée et capricieuse, d'une histoire d'amour entre elle et un petit coq prétentieux que je ne connaissais pas. J'en ai déduit qu'ils étaient sortis ensemble. J'en ai déduit que ce n'était plus le cas. J'ai pu constater sa douleur mêlée d'étonnement. Heureusement l'obscurité régnait à l'intérieur de la voiture,

sinon elle aurait lu sur mes traits décomposés la profonde incrédulité, l'aversion même, que j'éprouvais face au fait qu'il puisse exister un homme capable de l'abandonner. Quoiqu'il en soit, je peux dire qu'en recevant la confiance d'un problème qui la tourmentait, je passais au rang d'ami intime. Qu'est-ce que je lui ai dit pour la consoler ? Oublie-le. Je lui ai dit et redit x fois de l'oublier et de se consacrer corps et âme à ce pour quoi elle était faite, à savoir le patinage. Le deuxième problème était lié justement au patinage. Il s'est posé une dizaine de jours après que Nuria a quitté Z. L'équipe espagnole s'était réunie à Jaca, dans un centre d'entraînement intensif à moitié construit, et c'est de là-bas que j'ai reçu à minuit un coup de téléphone d'une Nuria qui sanglotait à fendre l'âme. On lui avait retiré sa bourse ! Tous ces pauvres types s'étaient réunis à Jaca et avaient passé leur temps à donner, réattribuer et supprimer des bourses ! Bien sûr, Nuria n'avait pas été la seule à pâtir de ce guet-apens. En quelques heures, deux entraîneurs nordiques et un hongrois, sans même mentionner les nationaux, avaient perdu leur travail, et presque tous les patineurs de plus de dix-neuf ans, leur bourse. Quatre exceptions, d'après elle, qui avaient forcément quelque chose de louche. La nouvelle, le jour suivant, était parue dans les pages intérieures des journaux sportifs, sur une seule colonne, dans les sections consacrées aux sports d'hiver, et ne méritait pas l'attention des journaux nationaux. Mais pour Nuria ç'a été un coup très violent. La politique de la Fédération espagnole de patinage était de se renouveler ou mourir, monnaie courante dans notre pays et, en général, sans grande conséquence. Nous sommes tous habitués à mourir de temps à autre, et si lentement que la vérité, c'est que nous sommes chaque jour plus vivants. Infiniment vieux et infiniment vivants. Dans le cas de Nuria, elle était rejetée de l'équipe nationale, mais pas de la Fédération de patinage régionale, dans les installations de laquelle elle pouvait continuer à s'entraîner et à participer aux compétitions. Il est facile d'imaginer que son moral de sportive de haut niveau s'en est trouvé affecté. Est-il nécessaire d'ajouter qu'elle n'avait pas de place dans la nouvelle sélection

de patinage artistique même si, ce sont ses paroles, elle était supérieure aux deux gamines qui maintenant en occupaient les premières places ? J'ai pu vérifier, quelque temps plus tard, en lisant des journaux et en téléphonant à quelques amis journalistes de Gérone, que la plupart des patineurs catalans avaient subi le même sort. Était-ce un cas d'abus de pouvoir centraliste ? Je ne le sais pas, et je m'en fiche, à ce moment-là seul ce qui rendait Nuria heureuse ou malheureuse avait un sens. La nouvelle situation, d'une certaine façon, m'était favorable, car l'absence de bourse la contraignait à vivre de manière stable à Z. Mais l'amour n'est pas égoïste, je l'ai découvert il n'y a pas longtemps, et le vide de Nuria, sa réadaptation douloureuse à un monde où il n'y aurait plus de voyages à l'étranger, tout au plus un trajet en train deux fois par semaine à la patinoire de Barcelone, ont réussi à me crever le cœur. À son retour à Z nous avons eu plusieurs conversations, parfois dans mon bureau pendant les heures de travail (elle était la seule à pouvoir arriver et m'interrompre à n'importe quelle heure ; elle et Pilar, bien sûr), et d'autres fois sur le port de pêche, appuyés contre de vieux bateaux dont plus personne ne se servait et qui avaient, curieusement, une odeur de crème de beauté pour le visage, remettant sans cesse sur le tapis les mêmes histoires : le népotisme des dirigeants sportifs, l'injustice dont elle était victime, son talent qui s'évanouirait les mois passant. Vous devez vous demander comment nous avons été capables de ressasser si longtemps quelque chose de finalement si insignifiant, avec la quantité de choses importantes et peut-être agréables que nous avons à nous dire ? Nuria était comme ça, monothématique : quand elle butait contre quelque chose qu'elle ne comprenait pas, elle venait cogner et recogner sa petite tête blonde jusqu'au sang. Moi j'avais déjà appris que le mieux était d'écouter et de se taire, à moins d'apporter une solution, mais qu'est-ce que je pouvais faire face à l'inaccessible Fédération de patinage artistique ? Rien, évidemment. Laisser le temps passer. Et goûter les instants où nous étions ensemble, qui étaient déjà quotidiens, et la contempler, et profiter des jours merveilleux de Z, et être heureux. Ai-je fait des

allusions au cours de cette époque ? Jamais. Je ne sais pas si ç'a été par manque de courage, par crainte de gâcher notre belle amitié, par indolence ou par timidité, mais j'ai cru prudent de laisser une marge de temps encore plus grande. Chacun fait son propre malheur, je l'ai déjà entendu dire, pendant ce temps-là j'étais le parfait *chevalier servant**, et cela ne me déplaisait pas. On allait au cinéma, boire un coup ou se promener en voiture, parfois on dînait chez elle, avec sa mère et sa petite sœur de dix ans, Laia, qui me recevaient, je ne sais pas, comme le fiancé, ou le futur fiancé, j'imagine, je n'ai jamais réussi à le savoir, de toute façon toujours de manière aimable et familière. Après dîner, on regardait une vidéo, en général c'était moi qui l'apportais, ou alors on restait seuls dans le petit salon à regarder son album de photos et de coupures de journaux. Des soirées agréables. J'ai souvent pensé que c'est à cette époque-là que j'aurais dû me dire je suis servi, je ne vais pas plus loin, je suis heureux, qu'est-ce que je veux de plus ? Mais l'amour, qui n'entend rien aux bonnes raisons ni aux jeux de cartes, me poussait vers l'avant. C'est ainsi qu'a commencé à prendre forme le projet du Palacio Benvingut...

* Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

Remo Morán :

*Il est désormais inutile que je tente de résoudre
ce qui n'a pas de solution*

Il est désormais inutile que je tente de résoudre ce qui n'a pas de solution, je me propose seulement de mettre au clair ma participation aux événements qui ont eu lieu l'été dernier à Z. Ne me demandez pas de parler avec mesure et distance, parce qu'en fin de compte, c'est ma ville, même si à présent je serai peut-être contraint de la quitter ; je ne veux pas le faire en laissant derrière moi tout un tas d'ambiguïtés et d'erreurs. Je ne suis pas, comme on l'a souvent affirmé, l'homme de paille d'un narcotrafiquant colombien, je n'appartiens à aucune mafia latino-américaine de traite des blanches, je n'ai pas de rapport avec la variante brésilienne de l'éducation anglaise, quoique, je l'avoue, j'aimerais qu'il en soit ainsi. Je suis seulement un homme qui a eu beaucoup de chance, et je suis aussi, ou j'étais, un écrivain. Je suis arrivé dans cette petite ville il y a des années, à un moment de ma vie qui me semblait sombre et médiocre. À quoi bon parler de ce temps-là. Il suffit de dire que j'avais travaillé comme marchand ambulante à Lourdes, à Pampelune, à Saragosse et à Barcelone, et que j'avais quelques économies. J'aurais pu m'installer n'importe où, le hasard a voulu que ce soit à Z. Avec l'argent que j'avais économisé, j'ai loué un local que j'ai transformé en boutique de bijoux fantaisie, l'endroit le moins cher que j'ai pu trouver et qui a absorbé jusqu'à mon dernier sou. Je me suis vite rendu compte qu'à cause de mes constants va-et-vient à Barcelone pour rechercher de la marchandise, que par ailleurs j'achetais en quantités dérisoires,

il allait être impossible de faire tourner l'affaire sans aide, et j'ai dû chercher un employé. C'est justement au cours d'un de ces voyages que j'ai rencontré Alex Bobadilla. Je revenais dans le train du soir avec quatre mille pesetas en bijoux fantaisie, et lui était plongé avec ravissement dans la lecture du *Guide du routard* ; à côté de lui, sur un siège inoccupé, il y avait un petit sac à dos bien usagé d'où émergeait un volumineux sachet de cacahuètes. Alex mangeait et lisait, rien de plus ; on aurait dit un moine bouddhiste qui avait décidé de se faire boy-scout, ou le contraire ; on aurait aussi dit un singe. Après l'avoir observé attentivement je lui ai demandé s'il se dirigeait vers l'étranger. Il a répondu que c'était ce qu'il pensait faire sitôt la fin de l'été, en septembre ou en octobre, mais qu'auparavant il devait trouver un travail. Je lui en ai offert un immédiatement. C'est comme ça qu'ont commencé notre ascension dans les affaires et notre amitié. La première année, Alex et moi avons dormi dans la boutique même, par terre, à côté des éventaires sur lesquels on exposait les colliers et les boucles d'oreilles. La saison terminée, en septembre, le bilan était excellent. J'aurais pu garder l'argent, louer un appartement honnête ou quitter Z, mais j'ai décidé de louer un bar qui, pour des raisons inconnues, avait fait faillite. Ce bar, c'est le Cartago. J'ai fermé la boutique et pendant l'hiver j'ai travaillé au bar. Alex est resté avec moi, s'absentant une seule fin de semaine pour rendre visite à ses parents, deux personnes âgées très sympathiques, des retraités qui passent leur temps libre à s'occuper d'un jardin qu'ils possèdent à Badalona, et qui viennent à Z d'habitude une fois par mois ; la vérité, c'est qu'on dirait plutôt que ce sont ses grands-parents que ses parents. Cet hiver-là nous avons fait de la boutique notre habitation, c'est-à-dire que c'était là que nous avions nos matelas et sacs de couchage, nos livres (même si je n'ai jamais vu Alex lire autre chose que le *Guide du routard*) et nos vêtements. Le Cartago nous a donné de quoi manger et quand l'été suivant est arrivé nous avons deux affaires qui marchaient. La boutique avec les bijoux fantaisie, désormais bien solide, a rapporté de l'argent, mais le bar en a rapporté beaucoup plus. Ma deuxième saison estivale à

Z fut excellente, tout le monde voulait vivre à fond ses quinze jours ou sa semaine de bonheur comme si la troisième guerre mondiale avait été sur le point d'éclater. La saison terminée, j'ai loué une autre boutique de bijoux, cette fois-ci à Y, à quelques kilomètres de Z, et je me suis aussi marié, mais j'en parlerai plus tard. La saison suivante a été à la hauteur des précédentes, et j'ai pu mettre un pied à X, un peu plus au sud de Y, mais assez près de Z pour qu'Alex puisse jeter un œil tous les jours sur la caisse. Trois saisons après j'avais déjà divorcé, et nous avions à cette époque, fonctionnant à plein rendement, en plus du bar et des boutiques, un camping, un hôtel et deux autres locaux où j'alternais la vente de bijoux avec les souvenirs et les crèmes solaires pour la plage. L'hôtel, petit mais confortable, s'appelait Del Mar. Le camping porte le nom de Stella Maris. Les boutiques : Frutos de Temporada, Sol naciente, Bucanero, Costa Brava et Montané e Hijos¹. Je précise que je n'ai pas changé leurs noms d'origine. Le nom de l'hôtel Del Mar appartient à une veuve allemande. Le Stella Maris est à une vieille famille de Z, des gens de la bonne société, qui au départ avaient voulu exploiter le camping mais, devant les très mauvais résultats, avaient choisi de le louer ; en réalité ce qu'ils aimeraient ce serait vendre le terrain, mais personne n'ose l'acheter parce qu'il n'est pas constructible. Un jour ou l'autre, sans aucun doute, tous les campings de Z seront transformés en hôtels et en immeubles d'habitation, et alors je devrai choisir entre acheter ou laisser la place à d'autres. Quand ce jour-là arrivera il est probable que je serai déjà bien loin d'ici. Ma première boutique, comme son nom l'indique, a été une affaire de fruits et légumes. Des autres boutiques, j'ai peu à dire : Montané e Hijos est celle qui a le passé le plus obscur. Qui sont ou étaient M. Montané et ses fils ? À quoi se consacraient-ils ? Le local est loué à une agence, mais à ce que j'en sais le propriétaire ne s'appelle pas Montané. Parfois, histoire de parler, je dis à Alex qu'il a dû y avoir entre ces murs un négoce de pompes funèbres ou d'antiquités, ou alors un

1. Fruits de saison, Soleil naissant, Boucanier, Costa Brava et Montané et fils.

magasin d'articles destinés à la chasse sportive, toutes occupations qui déplaisent profondément à mon collaborateur. Pas très sociales, dit-il. Du genre à porter malheur. Peut-être a-t-il raison. Si Montané e Hijos était un magasin pour chasseurs, il est possible qu'il ait attiré sur moi un peu de la malchance que j'avais jusqu'alors évitée... Le sang... L'assassinat... La peur de la victime... Je me souviens d'un poème, il y a longtemps... L'assassin dort pendant que la victime le photographie... Est-ce que je l'ai lu dans un bouquin ou alors c'est moi qui l'ai écrit... ? Franchement, je l'ai oublié, même si je crois bien que c'est moi qui l'ai écrit, à Mexico, quand mes amis étaient les poètes de fer, et que Gasparín faisait son entrée dans les bars de la *colonia* Guerrero ou de la rue Bucareli après avoir traversé la ville d'une extrémité à l'autre, à la recherche de quoi au juste ? à la recherche de qui... ? Les yeux noirs de Gasparín au beau milieu de la brume mexicaine, comment se fait-il que penser à lui donne au paysage des contours antédiluviens ? Énorme et lent ; dans et hors des miasmes... Mais ce n'est peut-être pas moi qui l'ai écrit... L'assassin dort pendant que la victime le prend en photo, qu'est-ce que vous en pensez ? Dans le lieu le plus adapté au crime, le Palacio Benvingut, bien sûr...

Gaspar Heredia :

*Parfois, quand je jetais un coup d'œil
à l'extérieur du camping*

Parfois, quand je jetais un coup d'œil à l'extérieur du camping, tôt le matin, je l'apercevais qui sortait de la boîte de nuit de l'autre côté de la rue, ivre et seul, ou accompagné de gens que je ne connaissais pas, et lui non plus à en juger par son attitude renfermée, à son allure de spationaute ou de naufragé. Je l'ai vu une fois accompagné d'une fille blonde, et ç'a été la seule fois où il m'a paru heureux, la fille blonde était très belle, et tous deux semblaient être les derniers à quitter la boîte de nuit. Les rares fois où il m'a aperçu, nous nous sommes salués d'un geste de la main, et ç'a été tout. La rue est large et à cette heure-là elle prend un air spectral, les trottoirs couverts de papiers, de restes d'aliments, de canettes vides et d'éclats de verre. À intervalles plus ou moins grands, on peut tomber sur des types soûls qui ont entamé un lent retour à leurs hôtels et campings respectifs, et finissent, le plus souvent, par se perdre et s'endormir sur la plage. Remo, une fois, a traversé la rue et m'a demandé à travers le grillage si le travail marchait bien. Je lui ai dit que oui puis on s'est souhaité une bonne nuit. On ne parlait pas beaucoup, il ne venait presque jamais au camping. C'était Bobadilla qui faisait un tour chaque soir, avant que je prenne mon tour de veille, et il restait un moment à étudier les livres et les fichiers. Je ne suis jamais arrivé à me lier avec Bobadilla, tous les quinze jours je recevais ma paie et notre relation n'allait pas plus loin, une relation courtoise, il n'y a pas de doute là-dessus. Remo et Bobadilla, ce dernier à un degré

moindre, étaient appréciés par leurs employés : ils payaient bien et savaient se montrer compréhensifs quand parfois un problème surgissait. Les réceptionnistes, une jeune fille de Z et un Péruvien qui était aussi l'électricien, et les trois femmes chargées du nettoyage, parmi lesquelles se trouvait une Sénégalaise qui ne savait dire en espagnol que bonjour et au revoir, travaillaient, autant que faire se peut, dans une atmosphère détendue qui favorisait même les relations amoureuses : le Péruvien et la réceptionniste avaient une histoire d'amour. En tout cas, les problèmes entre les employés et les patrons étaient minimes, et il n'y en avait pas entre les employés. Une des raisons possibles de cette harmonie devait résider dans le caractère atypique du groupe qui travaillait là : trois étrangers sans permis de travail et trois Espagnols âgés dont nulle part on ne voulait, et l'équipe était presque au complet. Je ne sais pas si le personnel, dans le reste des affaires de Remo, avait des caractéristiques similaires, j'imagine que non. Miriam, la Sénégalaise, était la seule des femmes de ménage à dormir hors du camping. Les deux autres, Rosa et Azucena, venaient de la banlieue de Barcelone et dormaient dans une tente familiale de deux chambres, à côté des sanitaires principaux. Sœurs et veuves, elles arrondissaient leur salaire avec des ménages à domicile pour une agence de location d'appartements. C'était le premier été qu'elles se trouvaient au Stella Maris ; l'année précédente elles avaient travaillé pour un autre camping de Z dont elles avaient été licenciées à cause de leurs multiples activités qui les contraignaient parfois à s'absenter au moment où l'on avait le plus besoin d'elles. Malgré leur moyenne de quinze heures de travail par jour chacune, elles avaient encore largement le temps de prendre quelques verres à la lueur de leur éclairage au gaz, assises sur des sièges en plastique, devant la porte de leur tente, tout en chassant les moustiques et en parlant de leurs affaires à elles. Essentiellement du fait que les êtres humains sont des dégueulasses. La merde, malléable, presque un langage qu'elles essayaient vainement de déchiffrer, on la retrouvait toujours dans leurs conversations d'après-dîner. C'est par elles que j'ai su que les gens chiaient dans les douches, par

terre, des deux côtés de la cuvette des toilettes et sur le rebord, opération qui requiert un équilibre délicat, non dépourvu d'une certaine virtuosité simple et profonde. Les gens écrivaient à la merde sur les portes et avec de la merde salissaient les essuie-mains. De la merde tout d'abord déféquée puis transportée vers des lieux symboliques et voyants : le miroir, l'extincteur, les robinets ; de la merde pétrie puis collée sous forme d'animaux (girafes, éléphants, Mickey Mouse), des devises d'équipe de football, des organes du corps (yeux, cœurs, pénis). Ce qui provoquait la plus extrême indignation, chez les sœurs, c'était que la même chose arrivait dans les lavabos des femmes, quoique avec moins de fréquence et quelques détails significatifs qui faisaient retomber l'origine de tels excès sur une personne en particulier. Une « perverse dégueulasse » à laquelle elles étaient prêtes à livrer la chasse. Les sœurs, dans ce but, avaient monté avec la Sénégalaise une surveillance discrète basée sur la méthode systématique et ennuyeuse de l'écart. C'est-à-dire qu'elles notaient attentivement qui usait des toilettes et y entraient immédiatement après pour vérifier l'état dans lequel on les avait laissées. C'est comme ça qu'elles ont découvert que les exactions fécales avaient lieu à une certaine heure de la nuit et que la principale suspecte était, en fin de compte, une des deux femmes que j'avais l'habitude de voir à la terrasse du bar. Rosa et Azucena sont allées se plaindre aux réceptionnistes et ceux-ci l'ont dit au Carajillo, et le Carajillo m'a dit à moi d'aller parler avec la personne en question et de faire de mon mieux, spontanément et sans la blesser. La mission n'était pas facile, comme vous pouvez le comprendre. Cette nuit-là j'ai attendu sur la terrasse jusqu'à ce que tout le monde soit parti. Comme d'habitude, les deux femmes étaient les dernières, elles étaient assises à la table opposée à la mienne, à moitié cachée sous un arbre énorme dont les racines avaient fissuré le ciment de la terrasse. Comment s'appellent ces arbres ? Des platanes ? Des pins parasols ? Je n'en sais rien. Je me suis approché d'elles tenant d'une main ma tasse et de l'autre ma torche de veilleur ; ce n'est que lorsque je me suis trouvé à moins d'un mètre qu'elles ont eu l'air de se rendre compte de ma

présence. J'ai demandé si je pouvais m'asseoir à côté d'elles. La plus âgée a lâché un éclat de rire et a dit : Évidemment, pourquoi pas, beau gosse. Elles avaient toutes les deux les mains propres. Elles semblaient toutes les deux jouir de la fraîcheur de la nuit. Qu'est-ce que je pouvais dire ? Que des sottises. Une atmosphère d'étrange dignité les enveloppait, qui les protégeait. La jeune fille était silencieuse et sombre. La vieille, au contraire, était bavarde et couleur de lune, d'une lune descendante et fendillée. De quoi parlaient-elles cette première fois ? Je ne me le rappelle pas. Même une minute après les avoir quittées je n'aurais pas pu me le rappeler. Seuls se détachent, nettement, très nettement, les éclats de rire de la vieille et les yeux plats de la jeune fille. Comme si elle regardait vers l'intérieur ? Peut-être, peut-être. Et la vieille, pendant ce temps, parlait et souriait, des mots énigmatiques, comme chiffrés, comme si tout ce qu'il y avait là-bas, les arbres, la surface irrégulière de la terrasse, les tables inoccupées, les reflets perdus sur la marquise du bar, s'était peu à peu effacé et qu'elles seules l'avaient remarqué. J'ai pensé qu'une femme de ce genre ne pouvait pas avoir fait ce qu'on lui attribuait, et si elle l'avait fait, elle avait dû avoir ses raisons. Au-dessus, sur les branches des arbres, parmi le tremblement du feuillage, les souris du camping effectuaient leurs exercices nocturnes. (Des souris et non des écureuils comme je l'avais cru le premier soir !) Alors la vieille a commencé à chanter, ni très fort ni très bas, comme si sa voix, par considération pour ma présence, se déprenait aussi, prudemment, d'entre les branches. Une voix travaillée. Même si moi je n'y connais rien en opéra, j'ai cru reconnaître des fragments de plusieurs arias. Le plus remarquable, en outre, était qu'elle chantait aussi en plusieurs langues, de petits morceaux qu'elle enchaînait sans difficulté, battements d'ailes pour mon seul plaisir. Et je dis mon seul plaisir parce que la jeune fille avait conservé son air absent tout le temps. Parfois elle portait le bout des doigts aux yeux, et c'est tout. Malade parmi les trilles de la chanteuse, elle était maîtresse d'une remarquable force de volonté qui lui a évité de tousser pendant que la vieille chantait. Est-ce qu'on s'est regardés en face à un

moment ou un autre ? Non, je ne crois pas, même si c'est possible. Et si je l'ai regardée j'ai pu observer que son visage avait la qualité de la gomme à effacer. Il s'en allait et revenait ! Tellement, et d'une manière si prononcée, que l'éclairage même du camping a commencé à clignoter, à croître et à décroître, je ne sais pas si c'était au rythme de mes rencontres avec son visage, ou en suivant le diapason de la voix de la chanteuse. L'espace de quelques instants, j'ai ressenti quelque chose de semblable à l'extase : les ombres s'allongeaient, les tentes se gonflaient comme des tumeurs incapables de se détacher du gravier, l'éclat des voitures se métallisait jusqu'à la douleur pure. Loin de la terrasse, au croisement qui conduit vers l'extérieur, j'ai vu le Carajillo. On aurait dit une statue même si j'ai compris qu'il nous observait sans doute depuis un moment. Alors la vieille a dit quelque chose en allemand et s'est arrêtée de chanter. Qu'est-ce que tu en as pensé, beau gosse ? J'ai dit : Très bien, et je me suis levé. La jeune fille a gardé les yeux rivés sur sa tasse. J'aurais aimé les inviter à boire ou à manger, mais le bar du camping était fermé depuis longtemps. Je leur ai souhaité une bonne nuit et je suis parti. Quand je suis arrivé au carrefour, le Carajillo n'y était plus. Je l'ai trouvé assis à la réception. Il avait la télé allumée. Il m'a demandé, l'air de rien, ce qui s'était passé. Je lui ai dit que je ne croyais pas que cette femme était la chieuse que Rosa et Azucena recherchaient. Je me souviens que la télévision retransmettait un tournoi de golf depuis le Japon. Le Carajillo m'a regardé avec tristesse et m'a dit que oui, c'était bien elle, mais que ça n'avait pas d'importance. Qu'est-ce qu'on allait dire aux femmes de ménage ? On leur dirait qu'on était en train de s'en occuper, que c'était un problème qui méritait réflexion, on aurait bien une idée...

Enric Rosquelles :

On dit que Benvingut a émigré à la fin du siècle passé

On dit que Benvingut a émigré à la fin du siècle passé, qu'il est revenu après la Première Guerre mondiale et qu'il a bâti le palais dans les environs de la ville, sous la falaise, dans la crique qu'aujourd'hui on connaît sous le nom de crique Benvingut. Dans le centre historique, une rue porte son nom : *carrer Joan Benvingut*. Une boulangerie, un fleuriste, une vannerie et quelques vieilles bâtisses humides conservent la mémoire de ce Catalan illustre. Qu'a fait Benvingut pour Z ? Revenir, il me semble, et se convertir en la preuve tangible qu'un fils du peuple pouvait devenir riche aux Amériques. Par avance, je dis clairement que je n'ai pas beaucoup de goût pour ce genre de héros. J'admire ceux qui travaillent et n'exhibent pas leur argent, j'admire ceux qui modernisent le pays et sont capables de le doter du nécessaire malgré tous les obstacles qui se dresseront sur le chemin. Pour ce que j'en sais, Benvingut n'était pas de ceux-là. Fils de pêcheurs, pratiquement sans éducation, à son retour il devient le cacique de Z et l'un des hommes les plus riches de la province. Évidemment, il a été le premier à avoir une voiture. Il a aussi été le premier à faire construire dans sa demeure une piscine et un sauna. Le Palacio a été conçu, en partie, par un célèbre architecte de ces années-là, López i Porta, un épigone de Gaudí, et par Benvingut lui-même, ce qui constitue une explication valide pour le caractère labyrinthique, chaotique, hésitant, de chaque étage et de l'ensemble. De fait, combien d'étages a le Palacio Benvingut ? Peu de gens le savent avec certitude. Vu de la mer, on dirait qu'il

en a deux et il donne, en plus, l'impression d'être en train de sombrer, comme s'il était appuyé sur des sables mouvants et non sur de la roche dure. De l'entrée principale ou du chemin qui traverse le jardin de maître, le visiteur pourrait jurer qu'il en a trois. En réalité il en a quatre. L'illusion réside dans la disposition des fenêtres et la déclivité du terrain. De la mer on voit les troisième et quatrième étages. De l'entrée, les premier, deuxième et quatrième étages. Combien de soirées agréables j'ai passées avec Nuria quand le projet du Palacio Benvingut n'était que cela, un projet, une possibilité capable d'insuffler à mon esprit la poésie et le don de soi que je croyais inhérents à l'amour ! Avec quelle joie merveilleuse parcourions-nous les chambres, ouvrant les balcons et les armoires, découvrant de paisibles patios intérieurs et des statues en pierre occultées par les broussailles ! Puis, harassés, à la fin de l'excursion, qu'il était agréable de nous asseoir au bord de la mer et de nous attaquer aux sandwiches que Nuria avait préalablement préparés. (Pour moi une canette de bière, pour elle de l'eau minérale en Tetra Brik !) Au cours de ces nuits sans fin je me suis souvent demandé ce qui m'avait poussé à l'amener la première fois voir le Palacio Benvingut. La faute, outre celle de l'amour qui essaie pitoyablement d'être agréable et qui se fourre dans des problèmes, en incombe au *Blue Lagoon*. Oui, je fais allusion au film, au vieux film de Brooke Shields. En honneur de la vérité, et en tant que fait curieux, je dois dire que toute la famille Martí aimait *Le Lagon bleu* : la mère, Nuria et Laia étaient de ferventes consommatrices des aventures de Brooke et de Nick dans le paradis. Vous avez vu *Le Lagon bleu* ? Moi, je me le suis payé cinq fois, en vidéo, dans le petit séjour de chez elles, même si jamais je n'ai pu percevoir quelles étaient ses qualités cinématographiques. Le bonheur que suscitait en moi initialement, non pas le film, mais le profil de Nuria suivant ces enfants ensauvagés, s'est changé, à force de passer et repasser la bande-vidéo, en malaise et en crainte. Nuria désirait vivre, du moins quand nous mettions cette vidéo maudite, sur l'île de Brooke Shields ! Sa beauté angélique, son corps parfait et athlétique n'auraient en rien souffert de la comparaison, du changement de

paysage. Celui qui pâtiissait de l'extrapolation, c'était moi. Si Nuria avait le droit de vivre sur cette île, elle avait aussi le droit à un compagnon élancé, musclé, magnifique, pour ne pas dire jeune, comme celui du film. Dans cette distribution des rôles, je dois l'admettre, je ne pouvais aspirer qu'à être Peter Ustinov. (En une occasion, Laia a dit, en faisant allusion à Ustinov, que c'était un gentil gros même si on aurait dit que c'était un méchant gros. Je me suis senti visé. J'ai rougi.) Comment comparer mon obésité, mes rondeurs sans grâce, avec les durs biceps de Nick ? Comment comparer ma taille, au-dessous de la moyenne, avec le mètre quatre-vingts, au moins, du blondinet ? L'idée, objectivement, était ridicule. N'importe qui d'autre aurait ri de telles craintes. Moi, au contraire, j'ai souffert comme jamais. Les vêtements et le miroir se sont transformés en dieux bienveillants et terribles. C'est à partir de cette époque que j'ai essayé de courir le matin, de faire des haltères dans le gymnase, que je me suis mis à faire des régimes aminçissants. Les gens avec qui je travaillais ont fini par remarquer quelque chose de curieux chez moi, comme si j'étais en train de rajeunir. J'ai une dentition superbe ! Mes cheveux ne tombent pas ! Des consolations de psychanalyste dont je me gratifiais moi-même devant la glace. J'ai un salaire extraordinaire ! Une carrière prometteuse ! Mais j'aurais tout échangé pour me trouver avec Nuria et être comme Nick. C'est alors que j'ai pensé que le Palacio Benvingut était comme une île, et j'y ai amené Nuria. Je l'ai emmenée dans mon île. Une bonne partie de la façade et des deux tours qui émergent des annexes était recouverte de petits carreaux de faïence bleue. Bleu marine sur la partie inférieure et bleu ciel sur la partie supérieure et les deux tours. Quand le soleil les touche directement, le passant peut deviner une lueur bleue, un perron bleue qui s'élève vers les collines. On a d'abord vu briller le Palacio de la voiture, à un détour du chemin, ensuite je l'ai invitée à entrer. Comment se fait-il que j'aie eu les clés ? Rien de plus facile : depuis des années le Palacio appartient à la mairie de Z. En tremblant, j'ai demandé à Nuria ce qu'elle en pensait. Elle a trouvé tout merveilleux. Aussi joli que l'île de Brooke Shields ? Beaucoup

plus ! J'ai cru que j'allais m'évanouir ! Nuria traversait en dansant le salon et saluait les statues, et riait tout le temps. La promenade dans la maison s'est prolongée et nous n'avons pas tardé à découvrir, sous un hangar gigantesque, la légendaire piscine de Joan Benvingut. Couverte de saleté comme un chiffonnier, la piscine, autrefois blanche, semblait me reconnaître, me saluer. Immobile, incapable de rompre l'enchantement, je suis resté là pendant que Nuria courait déjà çà et là dans d'autres pièces. Je ne pouvais pas respirer. Je dirais que c'est alors qu'est né le projet, dans ses grandes lignes, même si j'ai toujours su que je finirais par être découvert...

Remo Morán :

J'ai connu Lola dans des circonstances extraordinaires

J'ai connu Lola dans des circonstances extraordinaires, pendant mon premier hiver à Z. Quelqu'un, une âme charitable ou diabolique, a alerté les Services sociaux de la ville et, un jour à midi, elle a fait son apparition dans la boutique fermée. Elle a pu me voir à travers les vitres. Moi j'étais assis sur le sol, en train de lire, comme je le faisais tous les matins, et son visage, de l'autre côté de la vitrine, m'a semblé serein et magnifique comme une tache solaire. Si j'avais su qu'elle était assistante sociale et qu'elle venait pour son travail, je ne l'aurais sans doute pas trouvée aussi jolie. Mais ça, je l'ai su après m'être levé, lui avoir ouvert la porte et lui avoir dit que la boutique était fermée jusqu'en mai. Avec un sourire que je n'oublierai jamais, elle a dit qu'elle ne voulait rien acheter. Sa visite était motivée par une plainte. L'idée était, plus ou moins, la suivante : un enfant, Alex, qui n'allait pas à l'école ; son frère ou son père, moi, qui ne faisait rien d'utile sauf lire quand le soleil chauffait les vitrines ; une boutique en plein quartier touristique en danger de taudification à cause de quelques Sud-Américains sans gêne. Sans entrer dans d'autres considérations, celui qui nous avait dénoncés devait avoir de graves problèmes de vue. Je l'ai immédiatement emmenée au Cartago, à quelques pas de là, où, faute de clients, Alex relisait pour la centième fois la liste des endroits sordides d'Istanbul. Une fois les présentations faites, nous l'avons invitée à boire un verre de cognac puis Alex a prouvé, carte d'identité à l'appui, sa majorité. Lola a commencé à

dire qu'elle regrettait beaucoup, que ces erreurs étaient fréquentes. Je l'ai alors priée de retourner avec moi à la boutique pour qu'elle voie que ça n'avait rien d'un taudis. Puis, déjà emballé, je lui ai montré les livres que je lisais, je lui ai dit quel était mon poète catalan favori, quels poètes espagnols j'admirais le plus, bref, le satané baratin de toujours. De toute façon, elle n'a jamais compris pourquoi nous vivions dans la boutique et non dans un appartement ou une pension. J'ai tiré au clair deux ou trois choses grâce à cet incident. D'abord, que les Sud-Américains étaient vus avec pas mal de méfiance ; deuxièmement, que la municipalité de Z ne voulait pas de commerçants qui dormaient sur le sol de leur propre magasin ; troisièmement, qu'Alex était en train de prendre mon accent, ce qui était préoccupant. Lola avait en ce temps-là vingt-deux ans, elle n'aimait pas qu'on lui résiste et elle était intelligente – quoique pas trop, bien sûr, parce que si elle l'avait été, elle n'aurait pas eu d'histoire avec moi. Elle était gaie ! Mais aussi responsable et très douée pour le bonheur. Je crois que nous n'avons pas été malheureux. Nous nous sommes plu, nous avons commencé à sortir ensemble, au bout de quelques mois nous nous sommes mariés, nous avons eu un fils, et quand l'enfant a eu deux ans nous avons divorcé. C'est avec elle que, pour la première fois, j'ai été en contact avec le monde des adultes, bien que cela, je l'aie appris après notre séparation. Moi j'étais un adulte, je vivais parmi les adultes, mes problèmes et mes désirs étaient ceux d'un adulte, je réagissais comme un adulte, et même les raisons de notre séparation étaient indiscutablement adultes. La gueule de bois qui a suivi a été longue et parfois douloureuse, mais j'ai eu l'avantage de retrouver une certaine précarité à laquelle, dans le fond, j'aspirais. J'ai déjà dit que le chef de Lola était Enric Rosquelles ? Pendant le temps que nous avons vécu ensemble, j'ai pu me forger une idée approximative du sujet. Repoussant. Un petit tyranneau plein de craintes et de manies, convaincu d'être le centre du monde, alors qu'il ne parvenait à être qu'un petit gros dégoûtant avec un penchant pour le pot-au-feu. Le hasard a voulu que sa haine

envers moi ait été naturelle et instantanée. Je n'ai rien fait pour alimenter son hostilité (on ne s'est vus que trois fois) que je savais irrationnelle et constante. À sa manière, sournoise, il a essayé de me mettre des bâtons dans les roues de nombreuses fois : en veillant à la stricte application des horaires de fermeture, en cherchant des erreurs dans mes autorisations fiscales, en excitant les inspecteurs contre moi ; mais il n'est arrivé à rien. Qu'est-ce qui inspirait un tel acharnement ? J'imagine que ç'a été une remarque banale que j'ai faite, une réflexion peu délicate, à laquelle je n'ai pas prêté attention, mais qui a dû l'offenser profondément. Cette réflexion, je le crains bien, a dû être faite non seulement en présence de Lola mais de l'équipe complète des Services sociaux de Z. Je me souviens vaguement d'une fête, qu'est-ce que je faisais là ? je n'en sais rien, sans doute que j'accompagnais Lola, j'imagine, encore que ce soit curieux ; nous avions tous deux nos territoires amicaux bien délimités, elle avait ses amis du boulot, parmi lesquels se trouvait Rosquelles, et moi j'avais Alex et les gens qui allaient boire au Cartago, la tristesse pure. Ce qui est certain c'est que je l'ai très vraisemblablement offensé. Pour un type de l'acabit de Rosquelles, une observation peut-être malicieuse, peut-être un peu malintentionnée, pouvait alimenter indéfiniment la rancœur. Quoi qu'il en soit, son antipathie n'a jamais débordé des limites bureaucratiques conventionnelles. Du moins jusqu'à l'été dernier. Alors, de manière incompréhensible, il a semblé devenir fou. Son comportement est devenu plus extravagant que d'habitude, et ses subalternes, d'après ce que m'a raconté Lola, ne désiraient qu'une chose : que les vacances arrivent. Sa xénophobie anti-sud-américaine avait un destinataire précis. Pendant de nombreux jours et de nombreuses nuits, j'ai senti son ombre qui s'affairait tout autour de moi, un froufrou malin de porc ailé, comme si cette fois le piège avait toutes les chances de fonctionner. La situation était, d'une certaine manière, intéressante et digne d'étude, même si à cette époque seule m'intéressait vraiment Nuria Martí. Qu'est-ce que cela pouvait me faire que Rosquelles soit manifestement nerveux et qu'il ait

LA PISTE DE GLACE

l'écume aux lèvres ? L'affaire, un triangle pas très original, aurait pu être amusante, mais la mort ne l'est que rarement. Je crois que pendant toutes les années que j'ai passées enterré à Z je m'étais préparé à trouver le cadavre...

Gaspar Heredia :

La chanteuse d'opéra n'a jamais été logée

La chanteuse d'opéra n'a jamais été logée au camping de manière légale, ni n'a jamais eu son nom inscrit au registre de réception, elle n'a jamais déboursé une peseta pour dormir ni là ni ailleurs. Les femmes de service ne le savaient pas, ni les réceptionnistes ; il n'y avait que le Carajillo et moi. Son nom était Carmen et du début du printemps jusqu'au milieu de l'automne elle séjournait à Z, dormant où elle pouvait le faire commodément et là où on le lui permettait, sous les pilotes des marchands de glaces de la plage, ou dans les locaux à poubelles de certains édifices. Le Carajillo la connaissait bien et semblait l'aimer, même si ses réponses étaient le plus souvent ambiguës quand je lui posais des questions sur elle ; ils devaient avoir le même âge et cela, parfois, est important. Elle gagnait de quoi manger en chantant aux terrasses des bars et dans les rues de la vieille ville. Elle disait de son répertoire varié que c'était le seul souvenir qu'elle conservait de ses années glorieuses. Son triomphe absolu s'intitulait *Nápoles*, et datait de l'époque fastueuse et terrible sur laquelle elle ne donnait jamais de détails, mais elle chantait aussi bien du Mozart que du José Alfredo Jiménez. Les gens la récompensaient en lui donnant des pièces de cent pesetas. La relation entre Carmen et la jeune fille, plutôt qu'à une amitié, faisait penser à un très étrange serment. Parfois on aurait dit une mère et sa fille, ou une grand-mère et sa petite-fille, parfois on aurait dit deux statues posées côte à côte par hasard. La jeune fille répondait au prénom de Caridad, et c'était elle qui faisait passer la vieille en douce toutes les nuits sous

le regard distrait du Carajillo. Elles partageaient toutes deux une canadienne à côté du terrain de jeu de boules et avaient l'habitude de se coucher tard et de se lever tard. Ce n'était pas difficile de reconnaître l'emplacement des deux femmes ; les ordures, ou plutôt, un ensemble inclassable d'objets usagés et inutiles, pas tout à fait hors d'usage, s'entassaient sous forme de cônes de trente centimètres de hauteur tout le long du périmètre de la tente, comme des créneaux d'une forteresse misérable. Il était franchement miraculeux que les plaintes ne pleuvent pas quotidiennement. Peut-être les voisins de Caridad étaient-ils des touristes de passage ou étaient-ils fatigués de se mettre en rogne sans aucun résultat. Sur la liste des retardataires de la réception, c'était elle qui était en tête (elle devait deux mois) et d'après le Péruvien on lui demanderait bientôt de quitter le camping. Est-ce que ce ne serait pas mieux de lui donner du travail ? Les réceptionnistes y avaient pensé, mais c'était Bobadilla qui devait prendre la décision, et ce dernier, semblait-il, avait peur de la jeune fille. D'après le Péruvien, il n'était pas rare de voir Caridad armée d'un couteau. J'ai refusé d'y croire, même si une image suggestive s'est superposée à mon incrédulité : Caridad errait dans la ville (que je connaissais à peine, je quittais très peu le camping) avec un couteau sous le tee-shirt, ses yeux troubles observant quelque chose que personne ne pouvait découvrir. Le couteau avait une histoire, comme je l'ai appris par la suite. Caridad était arrivée au Stella Maris en compagnie d'un ami, avant que commence la saison. Les premiers jours ils s'étaient occupés à chercher du travail. Ce mois-là il pleuvait comme jamais, racontait le Carajillo (moi j'étais à Barcelone, et je me souviens vaguement du bruit de la pluie sur la fenêtre de ma chambre), et déjà à cette époque Caridad avait commencé à tousser et à avoir son allure de malade. Ils n'avaient pas d'argent et s'alimentaient essentiellement de yaourts et de fruits. Ils se soûlaient parfois à la bière et passaient la journée sous la tente à gémir et roucouler. Ils ont rapidement trouvé du travail dans un bar du Paseo Marítimo, les deux en cuisine, faisant la plonge, mais au bout de quinze jours Caridad est revenue au camping au milieu de la journée et elle n'est

plus retournée travailler. Peu après, les disputes ont commencé. Une nuit, il y a eu une poursuite jusqu'aux roseaux, de la réception le Carajillo a entendu des bruits et il est allé voir ce qui se passait en longeant la piscine. Il a trouvé Caridad couverte d'égratignures, allongée sur le sol, immobile, ne respirant presque plus. Elle n'était pas morte, comme l'avait supposé le Carajillo ; elle avait les yeux ouverts et regardait l'herbe et le sol sablonneux ; elle a mis un certain temps à se rendre compte que quelqu'un voulait l'aider. À d'autres occasions, les cris venaient de la tente et quiconque les entendait ne pouvait savoir de façon sûre s'il s'agissait de cris de douleur ou de bonheur. Le jeune gars était pâle, et toujours habillé de chemises à manches longues. Il avait une moto, qui les avait amenés jusqu'au camping, mais une fois installés ils s'en sont servis rarement. Caridad aimait se promener, se promener sans but, ou alors rester absolument immobile ; lui, il préférerait peut-être économiser l'essence. Aucun des deux n'avait vingt ans, et ils avaient l'air de désespérés en phase terminale. Une nuit, elle a fait une apparition sur la terrasse du bar avec un couteau, seule, et le lendemain matin son compagnon a quitté le Stella Maris pour ne plus revenir. C'est du moins la version la plus répandue, celle que Bobadilla avait entendue lorsqu'il venait le soir donner sa bénédiction à la bonne marche de l'affaire. Caridad passait peu de temps au camping. Une nuit, Carajillo l'a vue arriver avec Carmen, et il n'a rien dit. La nuit suivante, il leur a donné une unique condition pour fermer les yeux : que la vieille ne chante pas. Dans l'amitié des deux femmes, le hasard et la nécessité pesaient à parts égales : Carmen payait les cafés au lait, Caridad apportait sa contribution avec la tente et l'emplacement pour dormir ; le restant de la journée elles se tenaient compagnie et déambulaient d'un coin à l'autre de Z. La vieille s'égosillait en chantant, Caridad observait les passants, les parasols, les tables couvertes de rafraîchissements. Elles détestaient la plage et le soleil toutes les deux. Une fois, la vieille, qui était la seule à parler, m'a avoué qu'elles se baignaient la nuit entre les rochers, complètement nues. La lune est bonne pour la peau, beau gosse ! Tôt le matin, pendant que j'écoutais les ronflements du

Carajillo, j'imaginai Caridad agenouillée sur le sable, nue, attentive à une toux qui semblait sortir de la mer même. Malgré tous mes efforts, je n'ai jamais réussi à obtenir un sourire d'elle. Avant de commencer à travailler j'achetais des bières, des sandwichs et des frites au supermarché du coin pour pouvoir les inviter le soir, sur la terrasse. Une fois je les ai attendues avec de la glace et trois petites cuillères. La glace était presque toute fondue, mais on l'a mangée quand même. La vieille me remerciait de ces attentions en me pinçant le bras ou en m'affublant de surnoms. Pour Caridad, c'était comme regarder un film projeté dans le ciel. Les jours passant, l'été a déposé une ration complète de touristes sur Z et j'avais de moins en moins de temps pour être avec elles. On aurait dit qu'avec l'arrivée des gens elles s'éloignaient, se retiraient hors du monde. Une nuit, j'ai appris que Bobadilla et le Péruvien les avaient fichues dehors. Le Carajillo en a été quitte pour un petit savon, et ç'a été tout. La tente canadienne se trouvait à présent dans la remise, confisquée jusqu'à ce que la dette soit payée. La nuit même, je suis entré dans la remise sans que personne me voie et j'ai cherché avec ma lampe de poche jusqu'à trouver la tente, mal rangée dans un coin. Je me suis assis à côté d'elle et j'ai glissé mes doigts entre les plis de la toile. Ça sentait l'essence dans la remise. J'ai pensé que je ne les verrais jamais plus...

Enric Rosquelles :

J'ai trouvé un plombier, un éclairagiste, un menuisier

J'ai trouvé un plombier, un éclairagiste, un menuisier, je les ai placés sous les ordres du seul entrepreneur de Z en qui je pouvais avoir confiance, un être inhumain et mesquin, et j'ai lancé le projet du Palacio Benvingut. J'ai tiré de l'argent de là où il n'y avait que des cailloux, personne n'a voulu vérifier la destination de ces sommes d'argent plus ou moins grosses, personne, dans cette ville où tout le monde se méfie de tout le monde, n'a osé se méfier ; moi, je n'ai pas menti, ou du moins je n'ai pas menti tout le temps. J'ai réussi à convaincre Pilar et trois conseillers que mes travaux bénéficieraient à la ville. L'entrepreneur n'avait pas une idée claire de ce que je voulais faire (c'est un type de droite, et même d'extrême droite, et j'ai toujours craint un chantage). Pourquoi l'ai-je choisi, lui, et pas un autre ? Personne d'autre n'aurait pu tenir sa langue, c'est évident. Dans une bibliothèque de Barcelone, j'ai trouvé le plan que je cherchais. Je l'ai dessiné patiemment, jusqu'à ce que je comprenne son fonctionnement. Les ouvriers ont vite commencé à arriver, et l'électricité est revenue au Palacio Benvingut. J'ai alors rendu publics, mais de manière vague et discrète, comme si je désirais qu'on me félicite plus tard, les objectifs et l'importance des réparations qu'on y menait. J'ai estimé à cinq ans l'achèvement des travaux et j'ai assuré qu'une fois ceux-ci conclus, les services suivants en tireraient un énorme bénéfice : Services sociaux, Enseignement, Foires et Fêtes, Culture, Santé, oui ! Participation citoyenne, Jeunesse et même Protection civile ! Excusez-moi de ne pas pouvoir me retenir de

rire. Comment ont-ils pu avaler tout ce que je leur ai dit, c'est un mystère de la nature humaine. Il n'y a eu qu'un scribouillard des Foires et Fêtes pour oser me demander (je sais à présent que c'était sans songer à mal) si je pensais construire un abri antinucléaire sur les fondations rocheuses du Palacio. Je l'ai foudroyé du regard et le pauvre homme a regretté d'avoir parlé. Comme ils ont été tous naïfs et stupides ! En moins d'un an le projet a été achevé. Pour maintenir l'illusion et parce qu'à long terme je pensais aménager le Palacio pour le bien commun (même si maintenant plus personne ne me croit), j'ai conservé deux chômeurs qui ont continué à nettoyer les autres ailes de l'immense baraque, de huit heures du matin à deux heures de l'après-midi. Évidemment, c'est à peine s'ils travaillaient, et moi je le savais, mais je les ai laissés faire. De temps à autre j'envoyais une camionnette chargée de peinture ou de madriers, ou je faisais transporter la vieille table de ping-pong du Centre ouvert dans l'une des salles du Palacio, rien que pour que le rythme ne fléchisse pas. Même Pilar, qui est intelligente, n'a rien soupçonné. Les types de *Convergència democràtica* et ceux du parti communiste ont pensé que nous en jouerions aux prochaines élections. Maintenant ils disent tous le contraire, mais en ce temps-là, mon assurance les désarmait, ma force de volonté était irrésistible. Le plaisir qui parcourait chaque molécule de mon corps semblait ne pas connaître de fin. Du plaisir mêlé de peur, je l'admets, comme si je venais tout juste de naître. Jamais auparavant je ne m'étais senti en meilleure forme, voilà la vérité. Si les fantômes existent, celui de Benvingut était à mes côtés...

Remo Morán :

*J'ai fait la connaissance de Nuria
grâce à l'Association écologiste de Z*

J'ai fait la connaissance de Nuria grâce à l'Association écologiste de Z, club qui ne comprenait pas plus de dix personnes et avait pour habitude de tenir ses réunions dans des cafétérias et chez des marchands de beignets pendant l'hiver et à la terrasse d'hôtels et de bars pendant l'été. En août, d'ordinaire, les membres ne se voyaient pas parce qu'ils se trouvaient tous en vacances. Alex était un sympathisant de ladite association et Nuria était l'amie d'une sympathisante, ou quelque chose de ce genre. Un soir, ç'a été Del Mar qui a été choisi et comme j'habite là, il était inévitable que l'on se voie. Nuria était assise à côté de la fenêtre, nos regards se sont croisés et ne se sont plus quittés, comme on dit, dès l'instant où j'ai abandonné le comptoir avec un plateau de demis de bière en direction de sa table jusqu'au moment où Alex a fait les présentations générales. J'ai décidé de rester avec eux et d'écouter la discussion sur l'état des plages et des jardins de Z. Plus tard je les ai suivis dans une boîte de nuit à Y, où l'on célébrait je ne sais quelle fête lunaire ou solaire. Nuria et moi avions en commun le fait que c'était notre première réunion écologiste. Le sort a voulu que l'on revienne de Y ensemble, avec Alex et un autre type, et que je ne sais pas qui, Alex ou l'autre gars, suggère d'arrêter la voiture dans l'une des baies pour attendre le lever du soleil en piquant une tête dans la mer. En réalité, nous avons été les seuls, Nuria et moi, à nous baigner ; Alex était trop soûl et n'a pas quitté la voiture, et l'autre type est

resté assis sur le sable, les jambes croisées, peut-être méditant sur des formes obscures, ou bien se rinçant l'œil devant les jambes de Nuria, devant l'incroyable corps de Nuria. Peut-on nager et parler en même temps ? Oui, bien sûr qu'on le peut. Moi, le fait est, je me fatigue facilement, je fume deux paquets par jour et je ne fais jamais d'exercice, mais ce matin-là j'ai suivi Nuria deux cents, trois cents mètres en pleine mer, quatre cents, peut-être plus, et j'ai pensé que je ne serais pas capable de revenir. Ses cheveux se mouillaient par pans, comme si elle était une statue, et quand le soleil a commencé à se lever, c'était sa tête qui brillait le plus sur cette mer sinistre qui m'engloutissait. Lola, au moment de notre séparation, m'avait dit : Trouve-toi une gentille fille, une fille à papa, mais vite avant que tu ne deviennes vieux. Certaines filles disent des choses pires quand elles rompent. À ce moment-là, alors que je me disais que je n'allais pas tarder à couler, je me suis souvenu des paroles de Lola et ça m'a rendu très triste parce que Nuria n'avait pas de père, et que cela l'excluait. Dans la discothèque, nous avons parlé, mais presque sans nous entendre ; je peux dire que notre première conversation a eu lieu dans la mer, et la sensation que j'ai eue alors, la certitude que je n'allais pas pouvoir retrouver le rivage, la prémonition de la mort par noyade sous un ciel bleu mat, un ciel qui ressemblait à un poumon dans une cuvette emplies de peinture bleue, est restée intacte au cours de toutes les conversations qui ont suivi. J'ai regagné le rivage en nageant sur le dos, très lentement, sentant de temps en temps les mains de Nuria qui touchaient mes épaules. Tout en m'aidant, elle n'a pas cessé de parler de belles choses, les choses qui, d'après elle, valaient la peine qu'on fasse un effort et qu'on travaille. Je me souviens qu'elle a mentionné une piscine et des cours de natation pris quand elle avait cinq ans. C'était sans aucun doute une magnifique nageuse ! La couleur du ciel était passée du bleu au rose, un rose de boucher éclairé, quand nous avons atteint le rivage. Ce même après-midi, pendant que je faisais une sieste, comme d'habitude, dans la chambre de l'hôtel, j'ai rêvé de son sourire froid-chaud et je me suis réveillé en poussant un cri. Trois jours plus tard, à l'heure

du déjeuner, elle est apparue au Del Mar et s'est assise à ma table. Elle avait déjà mangé, mais elle a accepté un café, sans sucre, dont elle a laissé la moitié. Je n'ai pas mis longtemps à découvrir qu'elle surveillait son alimentation d'une manière particulièrement sévère. Elle mesurait un mètre soixante-dix et pesait cinquante-cinq kilos ; le matin elle se levait tôt et courait entre trente minutes et une heure ; elle jouait au tennis avec assiduité et avait fait de la danse classique et moderne ; elle ne fumait pas ni ne buvait d'alcool ; elle savait combien de calories, de protéines, de minéraux et de vitamines contenait chaque aliment ; elle était inscrite à l'INEP, l'Institut national d'éducation physique, au premier niveau, mais elle ajoutait tristement qu'elle aurait dû être au troisième, et que les entraînements et les compétitions l'en avaient empêchée. Quels entraînements et quelles compétitions, je l'ai su pas mal de temps après, et non pas par manque d'intérêt, justement, mais parce qu'elle préférerait parler d'autres sujets. On s'est longuement attardés à table, jusqu'à ce que dans la salle à manger il ne soit resté que quelques petites vieilles habillées en blanc qui ont rapidement déménagé à une table de la terrasse pour faire du crochet. Après que j'ai mangé une glace à la vanille (Nuria, avec un sourire, a refusé tous les desserts de la carte), nous sommes montés dans ma chambre et nous avons fait l'amour. À six heures, nous nous sommes quittés. Je l'ai accompagnée jusqu'à la rue où elle avait laissé son vélo de course, chromé et étincelant. Avant de l'enfourcher, elle s'est fait un chignon sur la nuque avec un ruban noir et a dit qu'elle me passerait un coup de fil. Je n'ai réussi qu'à lui assurer qu'elle pouvait le faire quand elle le voudrait, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Probablement avais-je mis trop d'emphase. Cela l'a un peu gênée et elle a détourné son regard. J'ai eu l'impression qu'elle pensait que j'allais trop vite. Tu es tombé amoureux de moi ? Ne tombe pas amoureux de moi, ne tombe pas amoureux de moi, semblait-elle vouloir me dire. Je me suis senti fragile et honteux comme un adolescent...

Gaspar Heredia :

J'ai commencé à prendre l'habitude de traîner en ville

J'ai commencé à prendre l'habitude de traîner en ville avec l'improbable espoir de trouver Caridad. Z, à ce moment-là, était pleine de touristes et les rues étaient en perpétuelle effervescence. Le Carajillo s'est vite rendu compte que chaque matin, au lieu d'aller dormir sous ma canadienne, je prenais mon petit déjeuner avec lui dans un bar dans le coin des campings, et qu'ensuite je me mettais à parcourir les rues de la ville. Mais je ne trouvais aucune trace de Caridad, et même la vieille chanteuse d'opéra, dont tout indiquait qu'elle gagnait sa vie dans la rue, avait disparu. Plus d'une fois j'ai cru l'entendre, et j'ai couru vers la terrasse du bar ou vers la petite rue d'où semblait arriver sa voix, mais le plus souvent il s'agissait de touristes chanteurs ou de la radio qui passait une chanson de Rocío Jurado. Mon horaire a commencé à se dérégler. Je travaillais de dix heures du soir à huit heures du matin et je dormais de midi jusqu'à dix-huit heures, quoique avec l'afflux massif des touristes ce ne fût pas facile de dormir. Je me suis mis peu à peu à me coucher de plus en plus tard, jusqu'à ce que mes heures de sommeil coïncident avec celles de mon travail. Le Carajillo, évidemment, s'en est immédiatement aperçu et ça ne lui a fait ni chaud ni froid que je néglige mon travail de gardien de nuit au profit de mon sommeil : je dormais dans le fauteuil en cuir de la réception par périodes d'une ou deux heures, entre lesquelles j'effectuais des tournées dans le camping, des tournées qui inévitablement me ramenaient à la parcelle qu'avait occupée Caridad. Une fois là, j'avais pris l'habitude de m'asseoir

sous un pin, à la limite du terrain de pétanque, ma lampe éteinte, et je revoyais ses yeux troubles et sa silhouette osseuse qui se perdait en direction des roseaux, en direction des lumières des voitures qui passaient hors du camping. Lire de la poésie en ces circonstances n'était pas une consolation. Pas plus que me soûler. Pas plus que pleurer. Pas plus qu'un clou ne chasse l'autre. J'ai alors repris de plus belle mes longues promenades dans Z et remis d'aplomb mes horaires : je dormais de neuf heures du matin à trois heures de l'après-midi, et une fois réveillé (c'était la chaleur qui me réveillait, la chaleur, la transpiration et la sensation d'être enterré) je sortais tout de suite et de manière discrète, en évitant de passer par la réception, des fois qu'on m'aperçoive et qu'on me refille une corvée comme il y en a toujours. À l'extérieur, je me sentais libre, je marchais d'un bon pas sur l'avenue des campings jusqu'au Paseo Marítimo et ensuite je m'enfonçais dans la vieille ville, où je prenais mon petit déjeuner tranquillement en lisant le journal. Dès que j'avais fini, je me mettais à les chercher, supposant que Caridad et Carmen étaient encore ensemble, à passer au peigne fin les quartiers de Z du nord au sud, d'est en ouest, sans jamais aucun résultat, parlant toujours tout seul et me souvenant des choses dont il valait mieux ne pas se souvenir, faisant des plans, me croyant de nouveau au Mexique, enveloppé par une certaine énergie d'origine indubitablement mexicaine, persuadé que toutes deux avaient quitté la ville. Un jour, cependant, sur le chemin du retour vers le camping, je me suis arrêté sur l'esplanade du port, et je l'ai vue : elle se trouvait dans le public qui s'amassait à côté de la plage pour assister à une démonstration de deltaplane. Je l'ai immédiatement reconnue. J'ai ressenti une sorte de bien-être à l'estomac, et une envie de me diriger vers elle et de lui toucher l'épaule d'un seul doigt. Quelque chose que, sur le moment, je n'ai pas su déchiffrer, m'a dit de n'en rien faire. Je suis resté hors du demi-cercle formé par les spectateurs qui, tous, les yeux fixés au ciel, se pressaient autour de l'estrade du jury. De la colline qui dominait la ville a surgi un deltaplane rouge, qui s'est confondu avec les couleurs du crépuscule, il a survolé les flancs de

la colline, s'est élevé avant de parvenir au port de pêche, est passé au-dessus du Yachting Club et pendant quelques instants a semblé lancé vers l'est, vers la haute mer : le pilote, une ombre recroquevillée, était à peine perceptible à cause de l'inclinaison de l'aile. En haut, dans le château, un autre participant se préparait. Je n'avais jamais rien vu de pareil. Tout à coup, je me suis senti détendu au milieu de la pénombre qui peu à peu installait une vraie nuit dans la nuit de l'été. J'aurais pu passer pour un touriste ; de toute façon, personne ne me prêtait la moindre attention. Le deltaplane rouge se trouvait déjà à peu de mètres du centre de la cible circulaire disposée sur la plage ; quelques voix ont essayé d'encourager le pilote dans cette dernière partie de l'épreuve. Du château, un deltaplane blanc s'est alors élancé, le dernier participant, a-t-on annoncé par mégaphone, un Français. Immédiatement un courant d'air l'a élevé très au-dessus de la rampe. Caridad portait une chemisette à manches longues et un pantalon noir ; comme tout le monde, elle avait cessé de suivre le premier pilote pour observer les évolutions de celui qui venait de prendre l'air ; celui-ci semblait avoir des problèmes pour contrôler l'appareil. Pendant une seconde, quelque chose en Caridad, ses cheveux, son dos, a suscité en moi de nouveau une sensation d'étrangeté et de danger à peine perceptible. Les applaudissements m'ont appris que le pilote du deltaplane rouge avait touché terre. J'ai décidé de m'approcher un peu plus. Sur l'estrade, les jurés regardaient leur montre et plaisantaient, tous les trois étaient très jeunes. Des équipes de garçons et de filles, sur toute la longueur de l'esplanade, ramassaient avec application le matériel de ceux qui avaient déjà participé. Un type que j'ai supposé être un pilote, mais certainement pas celui qui venait de se poser, était assis sur le sable, très près du rivage humide, les mains sur les genoux et la tête baissée. Quelqu'un à côté de moi a dit que le deltaplane blanc descendait de la colline à la plage et non de la mer à la plage, comme cela aurait dû être le cas. Sur le visage de certains spectateurs, les plus au fait en la matière, j'ai cru remarquer un peu d'inquiétude, et aussi un peu de joie. Ce n'était pas, de toute évidence, le trajet adéquat pour

l'approche de la plage où l'attendaient les juges. Dans les airs, le pilote tentait de diriger l'aile vers le port pour ensuite aller vers la mer, mais il perdait de l'altitude et ne pouvait pas corriger sa trajectoire. J'ai quitté la foule et j'ai cherché un endroit dans le jardin à côté de l'esplanade d'où je pourrais continuer à observer Caridad. Entre les haies et les massifs de fleurs, des enfants jouaient, complètement étrangers à ce qui se passait sur la plage, des trios de vieillards regardaient les mâts des yachts qui dépassaient du long mur masquant les quais. Le deltaplane blanc a brusquement repris de l'altitude et, en un instant, s'est retrouvé à la perpendiculaire du public de plus en plus nombreux, de telle sorte qu'il était nécessaire de lever complètement la tête pour l'observer. L'objet blanc, inerte, paraissait s'élever encore et encore, comme s'il se trouvait pris dans un tuyau d'air. C'est à ce moment-là que Caridad a quitté les gens assemblés. À côté de moi, un type qui tenait par la main un petit garçon et une petite fille a remarqué que le pilote agitait frénétiquement les jambes, toute pose sportive désormais abandonnée. J'ai traversé le jardin en direction des terrasses des restaurants, à contre-courant des gens qui accouraient en laissant même leurs consommations sans payer, d'autres les réglant de manière précipitée, la plupart d'entre eux verre à la main, pour mieux suivre du regard le pilote suspendu dans les airs, qu'on ne pouvait que deviner à travers les branchages des arbres. Alors je l'ai revue : elle tournait le dos à la mer, le regard posé sur la façade d'un restaurant, sans le moindre mouvement, comme si elle n'avait aucune intention de traverser la rue. Est-ce qu'elle attendait quelqu'un ? Et qu'est-ce que c'était que cette bosse qui déformait sa ceinture et que la chemisette ne parvenait pas à complètement cacher ? Quand Caridad s'est élancée vers le Paseo et s'est perdue dans une des rues latérales, j'ai su sans l'ombre d'un doute (et plutôt avec un frisson et un pincement à l'estomac) que l'objet qu'elle portait entre sa ceinture et sa chemisette était un couteau. Je me suis mis à la suivre juste au moment où le pilote a commencé à tomber en vrille, sans aucun contrôle, vers la plage, entre les cris des spectateurs. Je n'ai pas regardé en arrière. J'ai franchi le Paseo et me suis

enfoncé dans une rue étroite, bordée de part et d'autre d'immeubles d'habitation. D'une porte est sortie une poignée de Français d'âge moyen, tous en vêtements de fête, et j'ai cru un instant que je l'avais perdue. Arrivé au coin de la rue, je l'ai vue : elle s'était arrêtée devant une salle de jeux vidéo. Je me suis immobilisé, il n'y avait rien d'autre à faire, et j'ai attendu. À quelques mètres de là, a retenti la sirène d'une ambulance qui allait sûrement chercher le pilote du deltaplane. Peut-être qu'il était mort ? Ou alors gravement blessé ? Sans qu'il y ait eu de signes précurseurs, et sans qu'elle semble m'avoir vu, Caridad a repris sa marche et à partir de ce moment elle s'est arrêtée devant tous les commerces, et même devant les restaurants, de plus en plus clairsemés au fur et à mesure que nous nous éloignons de la plage. Je ne dis pas que l'idée que j'étais en train de suivre quelqu'un qui allait commettre une agression ne m'a pas traversé l'esprit. Syndrome d'abstinence, vol désespéré. Ma situation, si l'agression se réalisait, allait être épineuse. Est-ce qu'on ne pourrait pas me prendre pour un complice ? J'ai pensé à mes pièces d'identité – à l'absence de pièces d'identité – et à ce que je pourrais inventer pour la police. À une vingtaine de mètres devant moi, Caridad a arrêté un passant, lui a demandé l'heure (le type l'a regardée comme une bête curieuse) et a pris sur la gauche, en direction du port de pêche. Bien avant, arrivée sur la plage du Paseo de la Maestranza, elle s'est arrêtée et s'est assise sur le contrefort. Dans cette position, les jambes pendantes et le dos voûté, le relief formé par le couteau était nettement plus visible. Mais la nuit et la couleur de la chemise devaient aider à le dissimuler. Je me suis caché entre des embarcations en réparation et j'ai allumé une cigarette ; je n'avais pas idée de l'heure qu'il pouvait être, mais je me sentais reposé. De mon abri, je pouvais l'observer en toute impunité : elle semblait d'une extrême tristesse, comme un arbre qui tout à coup aurait poussé dans le contrefort, un mystère de la nature. Cependant, quand elle s'est redressée, poussée par un ressort sec et précis, cette sensation s'est évanouie, ne laissant en ses lieu et place qu'une trace de photo bougée et l'unique certitude d'être seul. Caridad a rebroussé chemin,

mais cette fois-ci sur le côté opposé, se faufilant entre les tables des terrasses, parfois pénétrant dans les salles surchauffées et aveuglantes de lumière, sur un rythme lent et élastique dans lequel se devinait une volonté de danseuse, une vigueur qui contredisait l'extrême maigreur de ses membres. Sur l'une de ces terrasses j'ai été sur le point de la perdre : elle s'est introduite dans le local et moi je suis resté à l'extérieur, à l'abri derrière les panneaux des prix, et tout à coup mes yeux ont croisé ceux de Remo Morán assis à l'une des tables. L'espace d'une seconde je me suis senti pris au piège, à cette heure-ci j'aurais déjà dû être en train de travailler, et le regard de Remo a paru s'élever comme un ectoplasme et me donner un coup de marteau sur le front, mais la vérité est qu'il regardait comme un dormeur, comme ceux qui rêvent, il n'écoutait probablement pas ce que disaient les types bronzés, et à ce moment j'ai pensé : Il est en train de mourir ou alors il est très heureux. De toute façon, j'ai fait demi-tour, j'ai retraversé le Paseo, et j'ai attendu dans les jardins. Peu de temps après, il s'est mis à tomber quelques gouttes. Quand Caridad est sortie du restaurant, son pas était différent, plus décidé et plus long, comme si la promenade avait pris fin et que maintenant elle était pressée. Je l'ai suivie sans hésiter (personne à l'intérieur du restaurant ne s'était rendu compte qu'elle avait un couteau ?) et peu à peu nous nous sommes éloignés des zones éclairées du centre. Nous avons traversé le quartier des pêcheurs, fait l'ascension d'une rue en pente flanquée de villas au bout de laquelle se dressait une école de quatre étages, moderne et sordide, avec cet air de bâtiment inachevé que tous les établissements scolaires arborent, puis nous avons commencé à longer le chemin, à présent vierge de tout type de construction, qui mène aux calanques, en direction de Y. De temps à autre, les phares des voitures me faisaient voir la silhouette rapetissée de Caridad en train d'avancer sans prendre le temps de souffler. Par deux fois j'ai entendu des voix masculines, des cris poussés par les occupants d'une des voitures qui de toute façon ne s'est pas arrêtée. Il est possible qu'ils m'aient vu. Il est possible qu'ils aient vu Caridad et qu'ils aient eu peur. Le vent seul, entre les arbres, nous a accom-

pagnés jusqu'à la fin. Nous avons marché comme ça un bon bout de temps. À chaque virage apparaissait, comme raturée par une clarté laiteuse, la mer, et en elle les nuages, les rochers, le sable des plages de Z. Caridad, atteignant la troisième baie, a abandonné la route communale et s'est engagée sur un chemin vicinal de terre. Il avait cessé de pleuvoir et la bâtisse était visible de loin. C'est alors que j'ai buté contre quelque chose et que je suis tombé par terre. Caridad est restée plantée quelques instants devant le portail métallique, avant de l'ouvrir et de disparaître. Je me suis levé avec précaution, je sentais trembler mes jambes. Pas une seule lumière dans la demeure ne trahissait la présence d'habitants. Le portail métallique était resté entrouvert. En passant la tête j'ai deviné les vestiges d'un immense jardin, une fontaine à moitié en ruine, des broussailles qui avaient poussé partout. Un sentier empierré menait à une sorte de porche vétuste, à plusieurs niveaux. J'ai découvert là que la porte principale était aussi ouverte, et j'ai cru entendre du bruit, de la musique très assourdie qui ne pouvait venir que de l'intérieur de la maison. Je suis parvenu à cette conclusion, arrêté sur le porche, la main gauche posée sur le cadre de la porte, la droite contre l'oreille, transformé en une statue trempée par la pluie, jusqu'à ce que je me décide à franchir le seuil. Le hall d'entrée, ou du moins ce que j'ai cru être une entrée, vide à l'exception de quelques cartons entassés dans un coin, allait jusqu'à une porte vitrée. Une fois mes yeux habitués à l'obscurité, je me suis faufilé en essayant de faire le moins de bruit possible. Quand j'ai ouvert la porte vitrée, la musique m'est parvenue distinctement. J'ai trouvé devant moi un couloir qui bifurquait au bout de quelques pas. J'ai choisi d'aller à gauche. Les portes avaient beau être ouvertes il régnait à l'intérieur des pièces une obscurité absolue. Ce n'était pas le cas du couloir, éclairé sur l'un de ses côtés par une énorme baie qui courait de manière ininterrompue le long du mur et donnait sur une cour intérieure, dont je jugeai, en me penchant, qu'elle était à un niveau nettement inférieur à celui du jardin de devant. Le couloir, finalement, s'élargissait en une salle circulaire à la manière du poste de commandement d'un sous-marin

impossible, d'où partaient deux séries de marches, l'une vers l'étage supérieur et l'autre vers le jardin en contrebas que j'avais déjà eu l'occasion de voir. La musique venait de là. Le sol était en marbre et les murs ornés de reliefs en plâtre que l'abandon s'était chargé de rendre méconnaissables. Quelque chose a bougé parmi les broussailles. Peut-être une souris. De toute façon mon attention se concentrait maintenant sur une porte à double battant. C'est de là que venait la musique, et aussi un vent glacé qui a d'un seul coup essuyé la sueur de mon visage. À l'intérieur, éclairée par quatre projecteurs suspendus à des poutres gigantesques, une jeune fille patinait sur une piste de glace...

Enric Rosquelles :

Je laissais la voiture garée sous la vieille treille

Je laissais la voiture garée sous la vieille treille, la treille romaine de Benvingut qui avait survécu au passage du temps et tenait bon, là, couverte de poussière mais debout. Nuria arrivait vers sept heures, à bicyclette, et moi j'étais presque toujours devant la porte, assis sur une chaise en osier que j'avais trouvée dans l'une des pièces et que, après l'avoir nettoyée et désinfectée, j'ai placée dans un endroit frais et ombragé d'où je pouvais voir la bicyclette de Nuria quand elle faisait son apparition sur la route de Y, puis restait longtemps dissimulée par les arbres avant d'émerger à nouveau sur le long chemin qui mène directement au Palacio. Évidemment, quand la piste de glace a été terminée, nous nous voyions tous les jours. D'habitude j'apportais des fruits, des abricots, du raisin, des poires, et une Thermos de thé amer, et la radiocassette que Nuria utilisait pour son entraînement. Elle, elle apportait un sac de sport avec sa tenue et ses patins, une bouteille d'eau. En général elle apportait aussi des livres de poésie, un différent tous les trois jours, qu'elle feuilletait pendant les pauses, appuyée contre une des nombreuses caisses de matériel que j'avais préféré ne pas sortir de la grande salle, pour ne pas éveiller de soupçons. Qui d'autre connaissait l'existence de la piste de glace ? Bon, je pourrais dire personne et beaucoup de gens. Tout le monde à Z savait quelque chose, des détails, mais personne n'a été assez intelligent pour relier les bribes d'information en un tout cohérent. Ç'a été facile de les tromper. Dans le fond, je crois que ce qui pouvait se passer au Palacio ou avec l'argent, ça

n'intéressait personne. Bien sûr, on ne s'en fichait pas, de l'argent, le contraire eût été étonnant, mais pas au point de faire des heures supplémentaires pour vérifier sa destination. De toute façon, j'ai toujours été prudent. Même Nuria ne savait pas toute la vérité, à elle je lui ai dit que la patinoire serait d'utilité publique et ç'a été tout, elle n'a pas posé d'autres questions, quoiqu'il fût évident que, au cours de cet été, nous étions les seuls à nous rendre au Palacio Benvingut. Bien sûr, Nuria avait ses propres problèmes, et ça, je le respectais. On dit que l'amour rend les gens généreux. Je n'en sais rien, je n'en sais rien ; moi ça m'a rendu généreux avec Nuria et personne d'autre. Avec le reste des gens, j'ai fait preuve de méfiance, d'égoïsme, de mesquinerie, de méchanceté, peut-être parce que j'étais conscient de mon trésor (de la pureté immaculée de mon trésor) et que je le comparais à la putréfaction qui les enveloppait. Dans toute ma vie, je ne crains pas de le dire, il n'y a rien eu de semblable à ces goûters-soupers que nous prenions ensemble sur les marches qui descendent du Palacio vers la mer. Elle avait une manière, comment dire, toute personnelle de manger des fruits, les yeux perdus dans l'horizon. Ces horizons d'authentique privilège. On ne se parlait presque pas. Je m'installais commodément sur l'une des marches inférieures, et je la regardais, pas beaucoup cependant, quelquefois la regarder trop longtemps était douloureux, et je buvais mon thé avec délectation et parcimonie. Nuria avait deux survêtements, un bleu avec des rayures diagonales blanches, l'officiel, je crois, celui de l'équipe olympique de patinage, et un noir couleur aile de corbeau qui faisait ressortir ses cheveux blonds et son teint parfait, rougi par l'effort, de jeune fille de Botticelli ; le noir était un présent de sa mère. Pour ne pas la regarder je regardais ses tenues et je me souviens encore de chaque pli, de chaque faux pli, des poches aux genoux du survêtement bleu, de l'odeur délicieuse qui émanait du noir sur le corps de Nuria quand la brise du crépuscule nous évitait de dire quoi que ce soit. Odeur de vanille, odeur de lavande. À côté d'elle, c'est évident, je devais jurer. Moi je me rendais à ces rendez-vous quotidiens directement à partir de mon travail, ne l'oubliez pas, et

parfois je n'avais pas le temps de quitter le costume et la cravate. À d'autres occasions, quand Nuria tardait à apparaître, je sortais du coffre de la voiture un jean et une chemise ample, une Snyder américaine, et je quittais mes chaussures pour des mocassins Di Albi qui se portent sans chaussettes, même si parfois j'oubliais de les enlever, tout ça sous la treille en transpirant et en écoutant le chant des insectes. Je n'ai jamais voulu me mettre en survêtement devant elle. Les survêtements me font paraître deux fois plus gros que je ne suis, ils soulignent cruellement la taille et je crains même de sembler plus petit. Une fois, hi hi, Nuria a voulu que je patine un moment avec elle. Excusez-moi de rire. Je suppose qu'elle avait envie de me voir au milieu de la piste et dans ce but elle avait amené ce soir-là une autre paire de patins et elle a insisté tant et plus pour que je les mette ; elle a même menti, elle qui ne mentait jamais, elle a dit que pour la figure qu'elle devait essayer elle avait besoin de quelqu'un à côté d'elle. Je ne l'avais jamais vue comme ça, comme une petite fille capricieuse et boudeuse, si l'on veut même un peu tyrannique, mais j'ai attribué tout ça à la fatigue, à la routine, peut-être à la tension nerveuse. La date décisive approchait, et même si je lui disais qu'elle patinait merveilleusement bien, qui étais-je, moi, réellement, pour le savoir. Le fait est que je n'ai jamais mis les patins. Par lâcheté, par crainte du ridicule, par crainte de tomber, parce que la piste n'était là que pour elle, et pas pour moi. Ce qui s'est vraiment passé, c'est qu'une fois j'ai rêvé que je patinais. Si on a du temps et si vous voulez, je vous le raconterai. Ce n'est pas non plus qu'il y ait grand-chose à raconter, j'étais là simplement, au milieu de la patinoire, les patins aux pieds, et autour de moi tout était comme cela aurait été si on ne m'avait pas découvert, avec des fauteuils neufs et confortables sur les côtés de la piste, des douches et une salle de massage, un vestiaire flambant neuf, et tout le Palacio Benvingut resplendissait dans mon rêve, et je pouvais patiner, tourner et sauter, et je glissais sur la glace monté sur un silence absolu...

Remo Morán :

De la deuxième visite de Nuria à l'hôtel

De la deuxième visite de Nuria à l'hôtel, je ne garde que peu d'images précises. Elle est arrivée au Del Mar à la même heure que la première fois, à l'heure du déjeuner, mais elle n'a pas commandé de café ni voulu monter à ma chambre. L'hôtel l'étouffait et nous sommes sortis. Dans la voiture, ç'a été mon tour de me sentir étouffer ; je conduis très mal, je n'aime pas les voitures, celle que j'ai, je m'en sers surtout pour les achats de l'hôtel, que par ailleurs je ne fais pas personnellement. Nous avons roulé un certain temps sur les petites routes secondaires de l'intérieur des terres ; la chaleur était asphyxiante et tous deux nous transpirions abondamment sans nous adresser la parole. Je me suis soudain senti très triste parce que j'ai pensé que c'était le rendez-vous de la rupture. Des pins, de grands jardins, des manèges d'équitation vides, de vieux commerces de vente en gros de céramiques défilaient avec une lenteur exaspérante. Finalement, entre deux bâillements, Nuria a dit qu'on devrait retourner à l'hôtel. Une fois arrivés, nous sommes montés directement à la chambre. Je me souviens de sa peau sous la douche chaude, et la vapeur, même si moi je n'étais pas dessous, me faisait transpirer à flots ! Elle fermait les yeux de toutes ses forces, comme si entre les gouttes d'eau il y avait quelque chose qu'elle seule percevait. Une sorte de combat entre sa peau et les innombrables gouttelettes brûlantes. Les jambes de Nuria, parfaites, laissaient un sillage sur le carrelage. J'ai mis en marche l'air conditionné et je l'ai observée pendant qu'elle se dirigeait vers la terrasse puis qu'elle contemplait

la mer. Avant de s'étendre sur le lit, elle a jeté un coup d'œil sur mes livres et inspecté les armoires. Il n'y avait pas grand-chose. Je cherche des micros, a-t-elle expliqué. Une des caractéristiques des mouvements de Nuria était que longtemps après son départ ils paraissaient continuer à vibrer d'une manière ténue dans la chambre. Sous moi, elle s'est subitement mise à pleurer, et ça m'a coupé net. Je te fais mal ? Continue, a-t-elle dit. À une autre époque, j'aurais recueilli ses larmes avec la pointe de la langue, mais les années ne passent pas en vain, elles paralysent. C'était comme si on m'avait poussé d'un coup de pied au cul dans une autre chambre, une chambre où la climatisation n'était pas nécessaire. J'ai tiré les rideaux, rien qu'un peu, et j'ai téléphoné au restaurant de l'hôtel pour leur demander de monter deux thés au citron ; ensuite je me suis assis sur le bord du lit et j'ai caressé son épaule sans savoir que faire. Nuria a bu tout le thé, sans prendre le temps de faire une pause, les yeux secs. Le soir en me couchant, je me suis habitué à parler comme si elle se trouvait dans la chambre ; je l'appelais *Luz Olímpica* et ce genre de choses idiotes, mais qui me faisaient rire, et même quelquefois me tordre de rire, et qui apportaient à mon esprit une tranquillité, non, une transparence, que je n'avais pas éprouvée depuis longtemps. Nous n'avons jamais parlé d'amour, ni de rien qui aurait associé ce que nous faisons de quatre à sept heures avec l'amour. Elle avait eu un fiancé, un garçon de Barcelone, et elle me racontait souvent des choses à son propos. Elle parlait de lui d'une manière curieuse, distante, comme si son fantôme rôdait dans les alentours : elle portait aux nues les qualités de sportif qu'il possédait, les heures qu'il passait au gymnase, le fait qu'il se consacre entièrement au sport. J'ai souvent pensé qu'elle l'aimait encore. Certains après-midi, ma chambre ressemblait à un chaudron prêt à exploser. D'après Alex, on ne peut pas maintenir une relation entre quatre murs, l'un des deux partenaires finit toujours par se lasser. Moi, je disais oui, mais qu'est-ce que je pouvais faire ? Chaque fois que je l'ai invitée à sortir, j'ai reçu une réponse négative ; le soir elle était trop fatiguée, ou n'importe quoi d'autre, et moi non plus, dans le fond, je n'avais pas envie de

me traîner dans les discothèques. Cependant, un soir, environ deux semaines après que nous nous sommes connus, nous sommes sortis ensemble et tout a bien marché. Une soirée brève et heureuse. En la raccompagnant chez elle, elle ne m'a jamais invité à entrer, je lui ai dit que sa beauté me troublait. Déclaration imprudente, parce que je savais bien qu'elle n'aimait pas parler de ce sujet. Je me souviens de sa réponse comme le fait le plus significatif de cette soirée. (En réalité la soirée dans l'ensemble n'avait été qu'une succession de rires.) Elle a dit, sur un ton véhément qui ne laissait pas de place au moindre doute, que la femme la plus belle qu'elle ait connue était une patineuse de la RDA, la championne du monde, Marianne je ne sais plus quoi. Ç'a été tout, mais ça m'a glacé. Nuria était assurément une fille qui savait ce qu'elle voulait. Un autre soir, elle m'a demandé, avec un intérêt que j'ai cru sincère, ce qui me retenait à Z, ville médiocre où l'on ne trouvait même pas une librairie ou un ciné corrects. Je lui ai dit que c'était justement ici que j'avais mes affaires (mensonge puant). Ton affaire, c'est la littérature, a-t-elle dit, et c'est pour ça que tu devrais vivre à Barcelone ou à Madrid. Mais alors je cesserais de te voir, ai-je répondu. Elle a dit que de toute façon j'allais cesser de la voir parce qu'elle espérait réintégrer l'équipe olympique de patinage et récupérer sa bourse. Et si ça ne se passe pas comme ça, qu'est-ce que tu feras ? Nuria m'a regardé comme on regarde un enfant et a haussé les épaules, peut-être finir mes études à l'INEP, ou donner des cours de patinage dans n'importe quelle grande ville d'Europe ou n'importe quelle université nord-américaine, mais dans le fond elle était certaine qu'elle allait réintégrer l'équipe. Et c'est pour y arriver que je travaille, disait-elle, c'est pour ça que je me donne toute cette peine...

Gaspar Heredia :

La musique qu'on entendait, c'était La Danse du feu

La musique qu'on entendait, c'était *La Danse du feu*, de Manuel de Falla, et c'est à son rythme que j'ai pu apercevoir le buste de la patineuse, les bras relevés, mimant très maladroitement (même si dans cette maladresse quelque chose vibrait) une offrande à une divinité minuscule et invisible. Le reste : la piste, les jambes de la jeune femme, les patins d'argent, demeurait en partie dissimulé derrière les caisses en bois placées là pour empêcher le passage et donner, vues de la piste, l'impression d'un amphithéâtre, même si, du point où je me trouvais et à mesure que je les contournais, les caisses ressemblaient plutôt à un labyrinthe en miniature. Je n'ai donc pu voir d'abord que le dos de la jeune femme, ses bras entrouverts en une étreinte éthérée et les projecteurs éclairant la piste, qui m'ont rappelé l'éclairage d'un ring de boxe à Tijuana. Le sol était en ciment, avec un léger affaissement vers le centre, et les murs s'appuyaient sur des pierres inégales et noircies. Je me suis faufilé dans le dédale des caisses, certaines portaient encore l'origine de leur emballage, jusqu'à ce que je trouve un meilleur poste d'observation. Au bord de la zone éclairée, assis sur un de ces sièges de plage pliants et colorés, un gros type était occupé à lire des documents sur lesquels de temps en temps il portait, avec un stylo à encre, des observations ; à ses pieds se trouvait la radiocassette, le volume à fond, répandant jusque dans le moindre recoin de la salle les notes de *La Danse du feu*. Le gros type semblait très concentré sur son travail, mais de temps à autre, il levait la tête et suivait des yeux la patineuse. À la

lumière des projecteurs, j'ai fait une découverte qui a accru ma perplexité : dans l'un des angles de la piste, un escabeau s'enfonçait dans la glace et, enchevêtrée à cet escabeau, une poignée de câbles de cuivre gainés de couleurs différentes disparaissait aussi sous la couche blanc bleuté où l'étrange patineuse réalisait ses pirouettes. Malgré le froid, j'ai senti quelques gouttes de sueur glisser sur mon visage. Tout à coup le gros type a dit quelque chose. La jeune femme, étrangère à tout, a continué à patiner. Le gros type a parlé de nouveau, cette fois-ci une tirade plus longue, et la jeune femme, tout en patinant en arrière, lui a répondu d'une phrase brève, comme si ça ne la concernait pas. Je n'ai pas compris ce qu'ils disaient, d'une part parce qu'ils parlaient en catalan, et d'autre part parce que j'étais trop tendu, mais l'impression de me trouver à l'intérieur d'une caverne s'est accentuée. La patineuse s'était mise à essayer de petits sauts et des génuflexions quand l'ombre du gros type a quitté la zone obscure et s'est approchée de la piste. Calme, les mains dans les poches, sa tête remarquablement ronde pivotait lentement, suivant la jeune femme, les yeux brillants, concentrés, sans cligner. Le couple, indiscutablement étrange, elle toute grâce et vitesse, lui pareil à l'un de ces jouets qu'on ne peut pas renverser, a provoqué dans mon esprit, outre de l'inquiétude, une sorte de joie silencieuse et féroce qui m'a aidé à ne pas me redresser et prendre la fuite. La seule chose dont j'étais sûr, c'était qu'eux ne me voyaient pas et que dans l'un des recoins se trouvait Caridad, et je me suis donc préparé à tenir le coup sans bouger, tout le temps qu'il serait nécessaire. La patineuse a commencé à tourner sur elle-même, au centre de la piste, à une vitesse de plus en plus grande. Le menton en l'air, les jambes jointes, le dos cambré, à première vue elle ressemblait à une toupie qui ne manquait pas de charme. Tout à coup, alors que le gros type et moi, j'imagine, attendions la fin du numéro, elle s'est projetée vers l'une des extrémités de la piste, maîtresse de ses mouvements, en un élan qui avait plus à voir avec le bonheur qu'avec la discipline. Le gros s'est mis à applaudir. Merveilleux, merveilleux, a-t-il dit en catalan. Des mots de ce genre (*meravellós, meravellós*), bien sûr je les

comprends. La patineuse a encore fait deux fois le tour de la piste, avant de s'arrêter là où le gros type l'attendait avec une serviette. Ensuite j'ai entendu le clac de la radiocassette qui s'arrêtait, et le gros type a rejoint la zone d'ombre et tourné le dos pendant que la patineuse s'habillait. La vérité, c'est que l'habillage consistait seulement à passer un survêtement par-dessus la tenue de patineuse, mais le gros type a de toute façon conservé son attitude pudique. La patineuse, après avoir mis les patins dans un sac de sport, a dit quelque chose que je n'ai pas compris. Sa voix était semblable à du velours. Le gros type s'est retourné et, comme s'il mesurait ses pas, s'est approché de la zone balayée par les projecteurs. Comment tu m'as trouvée ? a-t-elle dit, le regard baissé et un ton de voix différent. Merveilleuse. Tu ne crois pas que c'était trop lent ? Non, je crois que non, mais si tu crois... Tous les deux souriaient, mais de manière très différente. La jeune femme a soupiré. Je suis épuisée, a-t-elle dit, tu me ramènerais chez moi ? Bien sûr, a bégayé le gros type, les lèvres esquissant un timide sourire, attends-moi dans le couloir, je vais éteindre les lumières. La jeune femme est sortie sans rien dire. Le gros type est allé derrière une pile de caisses et, quelques instants après, la piste a été complètement plongée dans l'obscurité. S'éclairant avec une lampe de poche, le gros type est réapparu puis il est sorti. Je les ai entendus monter les marches. Et maintenant, qu'est-ce que je fais ? ai-je pensé. Du toit filtrait une faible clarté. La lune ? Plutôt des vers luisants égarés. Un bruit qui jusqu'alors était passé inaperçu a attiré mon attention : quelque part dans cette bâtisse, un générateur électrique fonctionnait à toute puissance. Pour maintenir en état la piste de glace ? Incapable de comprendre bon nombre de choses qui m'avaient mené jusque-là, je me suis assis sur le sol glacé, le dos appuyé sur une caisse, et j'ai essayé de mettre de l'ordre dans mes idées. Je n'ai pas pu. Un bruit distinct de celui du générateur m'a mis sur mes gardes. Quelqu'un, au bord de la piste, a craqué une allumette et les ombres ont instantanément commencé à danser sur les murs de la salle. Je me suis redressé et j'ai jeté un coup d'œil vers les abords de la piste, maintenant pareille à un

miroir : debout, l'allumette enflammée dans une main et le couteau dans l'autre, se tenait Caridad. Par chance, l'allumette n'a pas tardé à se consumer et l'obscurité revenue a eu sur moi l'effet d'un tranquillisant. Elle avait probablement été cachée tout le temps dans une des pièces, ai-je pensé, et maintenant elle venait s'assurer que la patineuse et le gros type n'étaient plus là. Elle aussi était probablement une visiteuse subreptice dans cette immense maison. Quand la deuxième allumette a été craquée, j'ai compris qu'elle était aux aguets et j'ai eu des remords de ne pas sortir de ma cachette, mais j'ai craint de lui faire plus peur par mon apparition qu'en laissant les choses comme elles étaient. Dans ma décision de rester caché, une part considérable de la faute revenait aussi à la couleur du couteau, chaque fois plus proche de celle de la glace. Après avoir trembloté à plusieurs reprises, l'allumette s'est de nouveau éteinte, et cette fois-ci il n'y a pas eu d'intervalle d'obscurité : elle en a immédiatement allumé une autre et, comme si soudainement elle souffrait d'un accès de vertige, elle a quitté brusquement le bord de la piste. Un soupir a accompagné l'extinction rapide de l'allumette. Je n'avais entendu qu'une seule fois quelqu'un soupiner de cette manière, forte, déchirante, *soupirer avec les cheveux*, et le simple fait de m'en souvenir m'a donné mal au cœur. Je me suis recroquevillé entre les caisses jusqu'à de nouveau ne plus entendre que les bruits du générateur électrique et de ma respiration agitée. J'ai préféré ne pas bouger pendant un bon laps de temps. Quand j'ai remarqué qu'une de mes jambes donnait des signes sans équivoque de crampe, j'ai entrepris ma retraite, en concentrant toutes mes forces pour éviter que la panique me jette dans une course effrénée dans les couloirs biscornus de la bâtisse. J'ai retrouvé le chemin sans aucune difficulté, à ma grande surprise. La porte était fermée à clé. J'ai sauté par une fenêtre. Une fois dans le jardin je n'ai même pas essayé d'ouvrir le portail en fer, je me suis hissé d'un seul bond sur le mur, comme s'il en allait de ma vie...

Enric Rosquelles :

On a commencé les entraînements au début de l'été

On a commencé les entraînements au début de l'été. Excusez-moi, Nuria a commencé à s'entraîner au début de l'été, et tous les deux nous avons pensé qu'en travaillant dur les mois de juillet, d'août et de septembre, elle pourrait réussir l'épreuve de sélection que sa Fédération faisait passer en octobre, à la patinoire de Madrid, et que peu importait à quel point les entraîneurs, les jurés et les dirigeants feraient dans le copinage, la maîtrise, la maturité ou ce que vous voudrez que Nuria aurait acquise ou parfaite au cours de ces mois les laisseraient tous forcément bouche bée et sans aucune autre possibilité que de l'admettre à nouveau dans l'équipe olympique, laquelle effectuait en novembre un déplacement à Budapest, si je ne me trompe pas, pour la compétition annuelle de patinage artistique. Pour être sincère, la perspective de ne pas voir Nuria pendant au moins deux mois (octobre à Madrid, avec concentration et entraînements quotidiens, et novembre à Budapest) me faisait saigner le cœur. Évidemment, je prenais soin de ne pas extérioriser mes sentiments. Il était possible qu'en octobre elle fût exclue de manière définitive, mais je préférais ne pas y penser parce que je pressentais la douleur que cela entraînerait, et que j'ignorais complètement comment elle pourrait réagir. Honnêtement, je ne voulais pas qu'on la rejette ! Je ne souhaitais que son bonheur ! La piste de glace avait été expressément faite pour qu'elle puisse se préparer à fond et qu'elle soit de nouveau sélectionnée ! À présent qu'on ne peut plus revenir en arrière, je sais que j'aurais dû recruter pour elle

un préparateur, par exemple, mais même si j'en avais eu l'idée en ce temps-là, comment justifier le salaire d'un entraîneur dans cette discipline ? Et où aller le chercher ? En été, les professeurs d'anglais courent les rues, mais pas les entraîneurs de patinage artistique. Une fois, si ma mémoire est bonne, Nuria a mentionné un Polonais exilé, un type encore jeune, qui avait travaillé pour la Fédération catalane pendant un semestre, mais dont on avait rescindé le contrat pour pratiques contraires à l'éthique professionnelle. Qu'avait fait le Polonais ? Nuria ne le savait pas et s'en fichait. J'avoue que moi je l'ai imaginé en train de faire l'amour ou alors de violer une patineuse ou un patineur, qui sait, dans les vestiaires. Des idées pas très jolies, comme d'habitude. De toute façon le Polonais errait dans Barcelone et nous aurions pu le rechercher, mais aucun de nous deux n'en a eu le temps, ou l'envie, et nous avons aussitôt repoussé l'idée. Je ne sais pas pourquoi, au cours de ces nuits d'insomnie, je me mets à penser au Polonais, et même si je ne l'ai pas connu, et ne le connaîtrai jamais, il me paraît très proche, presque un ami. Peut-être est-ce parce que moi aussi, d'une certaine façon, j'ai joué le rôle d'entraîneur et quoique je n'aie jamais pu retenir ne serait-ce que les termes qui désignent les différentes figures et pas du patinage artistique, en toute impartialité, je ne m'en suis pas mal tiré du tout. Je veux dire comme entraîneur, ou comme la référence qui suppléait à l'entraîneur, dans une grande mesure un symbole paternel. J'ai su l'écouter, lui insuffler du courage pour qu'elle continue quand la paresse ou la fatigue la torturaient, j'ai su imprimer un certain ordre et une certaine discipline à nos séances de travail quotidiennes, j'ai pris en charge toutes les questions ennuyeuses et collatérales pour qu'elle ne pense qu'à patiner et rien d'autre. C'est justement cette manie perfectionniste (manie dont, par ailleurs, tous les domaines sur lesquels j'ai travaillé portent la trace) qui m'a fait faire une trouvaille ou une série de petites trouvailles qui, mises bout à bout, étaient inquiétantes au plus haut degré. Malheureusement, au début je les ai attribuées à mon état nerveux, même si dans le fond je savais que mes nerfs étaient en meilleur état que jamais. Je

vais expliquer comment c'est arrivé. Parfois j'arrivais au Palacio bien avant Nuria et, après avoir mis un tablier de grosse toile que je gardais pour les travaux manuels, je m'appliquais à vérifier l'état de la machinerie de la piste, la consistance de la glace ; je balayais un peu, dans une pièce j'avais de l'eau de Javel, de l'acide chlorhydrique, deux balais, des sacs-poubelle, des gants, des chiffons, sans parler de divers outils ; à certaines occasions je plaçais une bouteille avec des fleurs sauvages fraîchement cueillies dans le coin où Nuria s'habillait ; je nettoçais quotidiennement les têtes de lecture de la radiocassette et je n'oubliais pas de rembobiner la bande et de la mettre pile sur *La Danse du feu* ; à d'autres moments, si j'avais suffisamment de temps, j'allais derrière la maison et je balayais les marches qui menaient à la baie, au cas où Nuria aurait voulu, avant ou après, descendre sur la plage ; bref, je ne manquais jamais de travail, et même si, en règle générale, je ne pénétrais pas dans la plupart des pièces du Palacio, j'avais l'habitude de m'affairer dans une bonne partie des deux premiers étages, sans compter la grande salle, le berceau de treilles, le jardin en contrebas, et les jardins face à la mer. Je peux dire que je connaissais par cœur ces lieux. J'ai donc été surpris de trouver de petits objets, des détritiques presque toujours, dans des coins que j'étais certain d'avoir nettoyés la veille. Ma première réaction a été, logiquement, de penser aux deux feignants que j'occupais à travailler le matin, et un jour je me suis chargé de leur faire personnellement une réprimande, rien de sérieux, parce que je n'avais pas de temps, mais assez durement pour qu'ils y réfléchissent la prochaine fois. Qu'est-ce que je trouvais ? Des déchets qui allaient de paquets de Fortuna vides (et sur les deux chômeurs, l'un fumait des Ducados, et l'autre avait arrêté de fumer !) jusqu'à des restes de hamburgers. Rien de plus. Des choses insignifiantes, mais qui ne devaient pas se trouver là. Un soir j'ai ramassé un Kleenex ensanglanté. Je l'ai mis à la poubelle avec la même répulsion que si ç'avait été une souris à l'agonie, mais encore bien vive et le museau palpitant. Peu à peu, je suis arrivé à la conclusion qu'il y avait quelqu'un d'autre dans le Palacio Benvingut. Pendant trois jours j'ai été comme fou. J'ai

pensé à *Shining* de Kubrick, que j'avais vu récemment en vidéo chez Nuria et qui m'avait laissé les nerfs à vif, j'ai essayé d'être objectif et de chercher des explications logiques, tout a été vain, jusqu'à ce que je me décide à affronter le problème et à fouiller le Palacio Benvingut de fond en comble. J'y ai consacré une matinée entière. Je n'ai rien trouvé, pas le plus petit indice qui trahirait la présence d'intrus. J'ai progressivement recouvré mon calme, et j'y ai été aidé par le fait qu'au cours des jours suivants aucun autre déchet n'est apparu. Évidemment, je n'ai rien dit à Nuria et même moi j'ai fini par être convaincu que tout n'avait été que le fruit d'élucubrations sans fondement...

Remo Morán :

Un jour Rosquelles a vu la bicyclette de Nuria dans la rue

Un jour Rosquelles a vu la bicyclette de Nuria dans la rue, en face du Del Mar, et a décidé d'entrer et de vérifier ce qui se passait. Il a eu une surprise : il a trouvé Nuria assise au comptoir, en train de prendre une eau minérale à mon côté. Jusqu'à ce jour-là je ne soupçonnais pas qu'il y avait une relation quelconque entre eux et la scène qui a suivi a été, pour le moins, embarrassante : Rosquelles m'a salué avec un mélange de haine et de méfiance ; Nuria a salué Rosquelles avec une impatience sous laquelle se devinait un peu de joie ; et moi, pris au dépourvu, j'ai tardé à comprendre que ce maudit bouffi n'en avait rien à faire de moi, mais qu'il venait sauver son ange blond. Troublé par sa présence, je n'ai su que dire ou faire, au moins durant les premières secondes, ce dont Rosquelles a profité pour prendre la situation en main. Avec un sourire de porc, il m'a demandé des nouvelles de mon fils, comme s'il laissait entendre qu'il était malade pendant que son père s'amusait, et de la pauvre mère, une « martyre infatigable » luttant pour le bien-être des exclus. Nuria et moi, nous n'avions jamais parlé de Lola, et les paroles du gros ont immédiatement attiré son attention. Mais Rosquelles était lancé et a intercalé ses questions de petits rires et quelques apartés avec Nuria, du genre qu'est-ce que tu fais ici, mais quelle surprise de te rencontrer, j'ai cru qu'on t'avait volé le vélo, etc., dits avec une voix si fausse que, dans le fond, il ne suscitait que de la pitié. En même temps, c'était évidemment inévitable, il n'a pas mis longtemps à s'apercevoir que

les cheveux de Nuria étaient mouillés, lavés tout récemment, comme les miens, et il me semble qu'il a tiré ses conclusions. Quand j'ai voulu reprendre l'initiative, Rosquelles, si plein d'allant quelques instants auparavant, était tombé dans une espèce de marasme : il se tenait des deux mains au comptoir, les yeux cloués au sol, pâle et égaré comme s'il venait de recevoir un coup de marteau sur le crâne. C'était le moment idéal pour le réduire en miettes, mais j'ai préféré l'observer. Nuria s'est détournée de moi, et à voix basse, de sorte que je ne puisse pas les entendre, a commencé à parler au gros. Celui-ci a acquiescé plusieurs fois, non sans peine, comme s'il avait eu le cou pris dans un garrot : il semblait au bord des larmes quand ils sont partis. Je leur ai proposé de les aider à mettre le vélo dans le coffre de la voiture, mais ils ont assuré qu'ils pouvaient y arriver tout seuls. Le lendemain Nuria ne s'est pas montrée à l'hôtel. J'ai téléphoné chez elle (c'était la première fois que je le faisais) et on m'a dit qu'elle n'était pas là. J'ai demandé qu'on lui dise de me rappeler, et j'ai attendu. Je n'ai pas eu de nouvelles d'elle pendant plus d'une semaine. Durant tout ce temps j'ai essayé de penser à autre chose, de me distraire, peut-être de coucher avec une autre fille, et la seule chose que j'ai réussi à faire a été de sombrer dans un état d'abattement et de dégoût. Au cours de l'après-midi, j'ai bavardé avec Lola au téléphone, même si, de l'hôtel jusque chez elle, il n'y avait pas plus d'un quart d'heure ; j'ai appris ainsi qu'elle pensait partir en vacances en Grèce, et que probablement à son retour elle quitterait son poste à la municipalité de Z pour un nouveau travail à Gérone. Lola sortait avec un Basque qui venait d'arriver sur la Costa Brava, un type sympathique, fonctionnaire de l'administration publique, et la relation avait l'air sérieuse. Ils partiraient ensemble, en voiture, et prendraient l'enfant avec eux. Je lui ai demandé si elle était heureuse et elle a acquiescé. Jamais je n'ai été aussi heureuse, a-t-elle dit. Le soir, avant de monter dans ma chambre, je prenais un verre avec Alex et nous parlions de n'importe quel sujet sauf de travail. L'astrologie, le régime au citron, l'alchimie, les routes du Népal, la cartomancie, la chiromancie : c'est lui qui choisissait les

sujets, selon son humeur. Parfois, quand Alex était trop pris par la comptabilité (nous sommes la trentième fortune de Z, avait-il l'habitude de crier depuis son petit bureau à côté de la réception, et ensuite je l'entendais rire seul, un rire de félicité absolue), je laissais mes pas me porter jusqu'au Cartago et je posais des questions sur Gasparín. Les garçons disaient qu'il ne venait là que rarement, mais je n'ai jamais eu le courage de prolonger mon tour jusqu'au camping. *Nel, majo*¹. Sa phrase favorite. Pendant ces quelques journées, comme prélude à ce qui allait arriver, la température a grimpé jusqu'à trente-cinq degrés. Il me semble avoir maigri d'un kilo ou d'un kilo et demi. Je me réveillais au cours de la nuit avec une sensation d'étouffement et je sortais sur le balcon. De là-haut, du plus haut point que je pourrais jamais atteindre, le paysage paraissait différent : les lumières de Z, la ligne brisée de la côte, au-delà les lumières de Y, et ensuite l'obscurité, une obscurité apparente cernée par la lueur des incendies forestiers, derrière laquelle se trouvaient X et, encore plus loin, Barcelone. L'air était si dense que lorsqu'on levait un bras, on avait l'impression de pénétrer dans quelque chose de vivant, à demi solide ; le bras lui-même semblait emprisonné par des centaines de bracelets de cuir, humides et chargés d'électricité. Si on tendait les deux bras, à la manière des types qui aident à l'appontage sur les porte-avions, on avait l'impression de baiser simultanément par-derrière et par-devant, un délire atmosphérique ou une extraterrestre. Malgré tous ces phénomènes, l'été a continué à se montrer généreux en touristes ; pendant quelques jours les rues de Z ont été impraticables et la puanteur des crèmes bronzantes et des huiles solaires a envahi jusqu'au dernier recoin de la ville. Finalement Nuria est revenue au Del Mar, à la même heure que d'habitude et comme si rien n'était arrivé, quoique j'aie remarqué que ses gestes avaient quelque chose d'hésitant, ce qui était nouveau. Sur ce qui était arrivé avec Rosquelles, elle a dit seulement que celui-ci

1. Quelque chose comme : « Pas question, mec. » *Nel* est un terme de l'argot mexicain qui correspond à « non ».

ne savait rien à notre propos et que c'était mieux que ça continue comme ça. De mon côté, j'ai estimé que je n'avais aucun droit, et en réalité aucune raison, de lui poser plus de questions. J'ai mis un certain temps à comprendre que Nuria avait peur...

Gaspar Heredia :

Il était improbable que les patrons se montrent au camping

Il était improbable que les patrons se montrent au camping après minuit, et de toute façon le Carajillo était là pour me couvrir ; celui-ci n'a jamais trouvé gênant que j'arrive en retard, encore moins si c'était pour une bonne cause. Naturellement, il a été nécessaire de lui dire que j'avais enfin retrouvé Caridad. Quand j'ai décrit la grande bâtisse dans les environs de Z, le Carajillo m'a dit que c'était le Palacio Benvingut, et qu'il fallait avoir des couilles pour passer la nuit dans cette baraque infernale. Bien évidemment, a-t-il ajouté, la chanteuse d'opéra devait être avec Caridad et elles se protégeaient l'une l'autre. Au moins l'une des deux était forte, il en était sûr. Qu'avait-il voulu dire par là ? Je l'ignore. Pour le Carajillo, le Palacio en question évoquait Remo Morán ; il assurait d'un ton haineux que Morán était comme Benvingut, ou qu'il serait comme Benvingut, qu'un jour ou l'autre il retournerait en Amérique avec son fils et ce pédé d'Alex (D'où est-ce qu'il est, Morán ? a-t-il demandé. Du Chili, ai-je répondu somnolent) et construirait son Palacio pour l'ébahissement des criminels, des ignorants et des gens du cru. Pareil qu'ici. Avec de la pierre noire, s'il en trouve. J'aurais aimé l'avoir à mes côtés pendant la guerre, a-t-il conclu les yeux fermés, sans préciser s'il s'agissait là d'une remarque sarcastique, d'une insulte ou d'un éloge, ou les trois en même temps. J'ai bien fait attention de ne pas mentionner cette fois-là le gros type, la patineuse ni la piste de glace. Est-ce que je n'avais pas confiance en le Carajillo ? Non, j'ai craint qu'il ne me croie pas. Ou du moins, c'est ce que j'ai pré-

féré penser à ce moment-là. Je n'ai pas pu dormir tout le restant de la nuit, même si les ronflements placides du Carajillo invitaient à trouver le sommeil. De ma position, le front collé à la paroi de verre, j'ai pu observer jusqu'à l'aube les moustiques qui tournoyaient autour du lampadaire de l'entrée. À huit heures du matin, sans avoir pris de petit déjeuner, je suis entré dans la canadienne et j'ai sombré, jusqu'à cinq heures de l'après-midi, dans un long sommeil irisé de cauchemars dont ensuite je ne me suis pas souvenu. Quand je me suis réveillé, la canadienne sentait le lait aigre et la sueur. Dehors quelqu'un m'attendait ; j'ai entendu, cette fois avec netteté, mon prénom répété plusieurs fois ; je suis sorti à reculons, les cheveux collés et les yeux larmoyants ; dehors, le Péruvien était assis sur une grosse pierre et s'est mis à rire en me voyant. On va à la remise, a-t-il dit, on a un problème. Je l'ai suivi sans poser de questions. Il faut trouver la tente de la droguée qui chait dans les douches, a-t-il expliqué lorsqu'on s'est retrouvés à l'intérieur de la remise, baignés d'une lumière jaune foncé, de la lumière tamisée par les toiles d'araignée et les vieux matelas. La tente de qui ? ai-je dit sans comprendre ce qui se passait. Je ferais mieux d'aller me laver puis, après, tu m'expliqueras. Le Péruvien a refusé, il a dit qu'il y avait urgence à trouver cette foutue tente et, séance tenante, avec une énergie qui avait quelque chose de peu convaincant, il s'est mis à fouiner parmi les centaines d'objets décrépits entassés de tous côtés ; et même du plafond en bois, doublé d'une infinité de fils de fer, pendaient des grilles de barbecue, des lampes à pétrole, des auvents, des poêles, des couvertures militaires, alors que sur les murs il y avait tout un arsenal d'outils pour creuser des tranchées, des boîtes de carton – certaines en bon état, d'autres humides et moisies – pleines de fusibles inutiles dont seul Bobadilla savait précisément pourquoi ils étaient conservés là. Je suis sorti sans dire un mot, je me suis passé de l'eau sur la figure, le torse, les bras, j'ai mis la tête sous le robinet jusqu'à avoir tous les cheveux mouillés et ensuite, sans me sécher, parce que je n'avais aucune serviette sous la main, je suis retourné à la remise. Tu devrais savoir où elle se trouve, a dit le Péruvien agenouillé

devant un amas de panneaux de signalisation, vert sur blanc, rangés sur la tranche, sous ce qui semblait être une embarcation pneumatique dégonflée. J'ai demandé ce qu'on était en train de chercher, bon sang, et c'est comme ça que j'ai appris que l'ami de Caridad était revenu au camping. Maintenant toutes les dettes sont réglées, a dit le Péruvien, et le type réclame sa tente. Pendant un moment j'ai pensé que Caridad se trouvait avec lui, mais le Péruvien a vite précisé que le type était seul et qu'il n'avait même pas demandé où se trouvait sa copine. Il venait passer quelques jours au camping et il avait soldé sa dette, qui comprenait les jours où Caridad était restée sans lui. À l'endroit où j'avais laissé la tente j'ai trouvé une caisse emplies de vieux drapeaux du genre de ceux qu'un élan internationaliste fait mettre à l'entrée des campings, pratiquement réduits en haillons par les saisons successives en plein air. Le Péruvien s'est mis à sortir les drapeaux et à les nommer un par un, avec nostalgie, comme un ancien prisonnier récitant les prisons qui ont consumé sa jeunesse : Allemagne, Grande-Bretagne, États-Unis, Italie, Hollande, Belgique, Suisse, Suède, Danemark, Canada... J'ai vécu dans tous ces pays sauf aux États-Unis, a-t-il dit. Quelques mètres plus loin, contre une armoire disloquée, se trouvait la tente. Avec l'un de ces drapeaux qu'à présent le Péruvien agitait comme s'il était en train de toréer, j'ai enlevé la poussière qui la recouvrait et j'ai suggéré de nous reposer un peu. Le Péruvien m'a regardé avec curiosité ; nous étions tous les deux en sueur, et la fine poussière qui flottait à l'intérieur de la remise se collait à notre peau en formant des grumeaux. Nous sommes restés silencieux un bon moment, enveloppés par la lumière jaune dont j'ai compris à cet instant précis qu'elle était produite par les vieux journaux qui servaient de carreaux. Au milieu, comme la planche que se partagent les naufragés, la tente où Caridad avait dormi, eu des cauchemars et fait l'amour. Je l'aurais pressée contre mon cœur si le Péruvien n'avait pas été là, impatient de partir. Nous avons pris la tente, chacun d'un côté, et je l'ai accompagné à la réception parce que j'avais envie de voir la tête de l'ami de Caridad. Quand nous sommes arrivés le type n'était plus

là et j'ai décidé que je n'éprouvais pas le désir d'attendre qu'il revienne. Le Péruvien et la réceptionniste ont remarqué quelque chose dans mon attitude. D'après la réceptionniste, l'ami de Caridad n'aurait su tarder, il devait être en train de prendre une bière ou de choisir une parcelle, mais mon instinct m'a commandé de m'éloigner immédiatement de là. J'ai laissé mon pas prendre le rythme de celui du reste des promeneurs, me demandant si je trouverais Caridad dans la rue ou si j'aurais la force nécessaire pour me diriger vers la vieille demeure à l'extérieur de la ville. Arrivé au Paseo Marítimo, j'ai essayé de refaire le même parcours que la veille le long des jardins. À une extrémité de l'esplanade, là où s'était trouvé le matériel des deltaplanes, un orchestre de sardanes commençait à s'installer. Quand j'ai demandé si le concours de deltaplane était terminé, j'ai obtenu une réponse affirmative. Qu'est-ce qui est arrivé au dernier pilote ? Mon interlocuteur, un vieillard qui promenait son petit chien, a haussé les épaules. Ils sont tous partis, a-t-il dit. Pendant un moment, je suis resté appuyé contre le tronc d'un arbre, dos aux terrasses, écoutant les premiers accords de l'orchestre catalan ; ensuite j'ai laissé le Paseo et me suis enfoncé dans les ruelles du port. J'ai reconnu quelques bars de la nuit précédente ; dans un local de baby-foot et de machines de jeux, j'ai cru voir la chevelure noire de Caridad, mais ce n'était pas elle. J'ai échappé à l'agitation en marchant vers les hauteurs, vers les rues dont la montée s'achève sur l'église. Je me suis retrouvé tout à coup en train d'errer sur des chaussées silencieuses où les seuls bruits provenaient des fenêtres ouvertes et des téléviseurs. Je suis revenu sur le plat en suivant une avenue pleine de tilleuls et de voitures mal garées. Il ne soufflait pas la moindre brise. Avant de parvenir à la première terrasse, par-dessus le brouhaha général, j'ai entendu la voix de Carmen. Elle semblait l'échauffer par pur plaisir. Je me suis penché à la porte d'un bar pourri, sur l'un des côtés du Paseo, et elle était là, assise parmi une clientèle pas très nombreuse, en train de prendre un café au lait et un cognac. J'ai demandé une bière et j'ai cherché une place à côté d'elle. Elle a mis un certain temps avant de me reconnaître, mais quand elle l'a eu

fait, ç'a été comme si elle avait passé son temps à m'attendre. Salut, beau gosse, a-t-elle dit, je vais te présenter un ami. Sur la chaise voisine un homme d'un âge indéfini – il aurait aussi bien pu avoir une quarantaine qu'une soixantaine d'années –, petit, maigre, doté d'une tête volumineuse en forme de poire, m'a tendu la main avec une grande correction. Il portait un pantalon en coutil, trop ample, de couleur bleue, et une chemisette jaune à manches courtes. Quand nous nous sommes assis de nouveau, après la formalité des présentations, Carmen m'a prévenu que d'un instant à l'autre allait commencer sa représentation. J'ai eu l'impression qu'elle le disait au cas où je voudrais partir, mais je suis resté là sans faire de commentaire. Son compagnon a alors parlé : il n'y a rien de tel que le chant pour les chaleurs de l'été, a-t-il dit cérémonieusement, sur un ton où se devinaient à parts égales la timidité et le bien-être. Pour donner du poids à son affirmation, il nous a montré quelques longues dents de lapin tachées de nicotine. Tais-toi, Recluta¹, tu dis toujours des conneries, a dit Carmen tout en se levant, puis après quelques brefs toussotements, elle s'est lancée dans une chanson, ou quelque chose de ce genre, tête et buste immobiles comme si tout à coup elle s'était retrouvée paralysée ou transformée en statue jusqu'à la ceinture, tandis que ses pieds, prudents, avançaient talon pointe, et que ses mains, palpitantes, rythmaient la chanson tout en recueillant astucieusement les pièces de monnaie que le public lui tendait. La distance parcourue n'a pas été bien grande, à la mesure de la chanson, et l'interprétation a reçu deux ou trois phrases d'éloges, où se devinait la lassitude du déjà-entendu. De retour près de nous, Carmen avait dans la paume de la main trois cents pesetas qu'elle a plaquées sur la table, comme si elle était en train de jouer aux dominos, à côté de son café au lait et de son cognac, en même temps qu'elle effectuait une légère révérence en direction de la porte où ne se trouvait personne. Olé ta mère, a dit le Recluta, et il a pris une gorgée de ce qui lui restait de boisson, un cuba libre à en juger par l'aspect. Moins

1. Engagé volontaire dans l'armée et, par extension, conscrit, recrue, bleu.

de manières et ferme ton clapet, ç'a été la réponse sonore de la chanteuse, rouge de l'effort réalisé. Dans ses gestes, par exemple celui qu'elle venait de faire en direction de la porte, il était possible de deviner une sorte d'urbanité où rien n'était improvisé, et toutes les révérences et tous les regards obéissaient à un plan que la chanteuse suivait point par point. Le Recluta a remué sur son siège, heureux, et a commandé un autre cuba libre. Carmen, à côté de lui, buvait à petites gorgées le café au lait en surveillant mes mains du coin de l'œil. Sur le mur, entre des fanions d'équipes de football, une horloge indiquait neuf heures du soir. Le geste altier, le garçon a déposé sur notre table un autre cuba libre. Olé tes couilles, a murmuré le Recluta, et il a vidé les trois quarts du verre d'une seule traite. Mort au mépris et à la malveillance, a-t-il ajouté. Toi aussi tu as perdu le nord, beau gosse, a dit Carmen. J'ai demandé ce que ça voulait dire, ce truc de beau gosse. Le Recluta a ri, très bas, et a frappé la surface de la table avec la jointure et le bout des doigts. Elle ne va pas venir, a dit Carmen. Qui ça, elle ? Caridad, mon vieux, qui d'autre ? La chanteuse et le Recluta se sont regardés l'air entendu. Je dois partir, ai-je dit. Va-t'en, mon garçon, a murmuré le Recluta ; il avait les yeux vitreux et rieurs, mais il n'était pas ivre. L'espace d'une seconde, je lui ai trouvé l'air d'une sorte de poupon, ou d'un nain qui se serait soudainement décidé à grandir. Je n'ai pas bougé de ma chaise. Je ne sais pas combien de temps est passé ; je me souviens que la sueur coulait sur mon visage comme s'il pleuvait et qu'à un moment donné, j'ai regardé le Recluta et j'ai vu que le sien, à la peau mate et luisante, était absolument sec. Le bar s'était peu à peu empli de clients et Carmen, sans prévenir, s'est levée et a répété son numéro. Il me semble que cette fois-là, elle a chanté plus fort, mais je ne peux pas l'assurer ; un peu plus fort et plus tristement. Maintenant je sais que je ne voulais pas m'en aller de là parce que, une fois dans la rue, je devrais décider soit de me rendre à mon travail, soit de diriger mes pas vers l'extérieur de Z. Finalement, ma peur l'a emporté et, en marchant d'un pas rapide, comme si quelqu'un était lancé à ma poursuite, je suis retourné au camping.

Enric Rosquelles :

Comment croyez-vous que je me sois senti quand j'ai su

Comment croyez-vous que je me sois senti quand j'ai su qu'entre Nuria et Remo Morán, il existait quelque chose de plus que de l'amitié ? Pire que mal, je me suis senti pire que mal. J'ai cru que la terre s'ouvrait sous mes pieds, et mon esprit s'est révolté face à ce que j'ai considéré comme un sarcasme et une injustice. Je devrais dire : la répétition d'une injustice, parce qu'il y a quelques années, j'ai eu l'occasion de voir dans des circonstances similaires Lola, ma meilleure assistante sociale, une fille super efficace, avec un moral et un équilibre enviables, tomber entre les griffes du susmentionné commerçant sud-américain, qui n'avait pas mis longtemps à gâcher sa vie. Tout ce que Morán touchait s'avalissait, s'appauvissait, se salissait. Maintenant Lola a divorcé, et apparemment, mène une vie normale, mais je sais qu'en son for intérieur elle souffre et qu'elle mettra peut-être des années à retrouver la fraîcheur, la joie qu'elle irradiait avant sa malheureuse rencontre. Non, Morán ne m'a jamais été sympathique ; comme on dit vulgairement, je n'ai jamais pu l'encaisser ; j'ai une capacité innée à juger les personnes et dès le premier coup d'œil j'ai su qu'il s'agissait d'un type hypocrite, d'un embobineur de première. On a dit que je le détestais parce que c'était un artiste. Un artiste ! J'adore l'art ! Si ce n'était pas le cas, pourquoi aurais-je joué ma sécurité et mon futur sur la piste de glace ? Ce qui est arrivé, c'est simplement qu'il ne m'a pas eu avec ses grands airs, du genre d'être revenu de tout. Il avait fait une guerre ? Il était passé à la télévision deux fois ? Il en avait une qui faisait trente cen-

timètres ? Mon Dieu, mon Dieu ! Je suis cerné par des chiens enragés ! Mes anciens subordonnés, les entremetteurs les plus bas des Foires et Fêtes, de la Jeunesse, les bénévoles de la Protection civile, tous ceux dont à un moment ou un autre j'ai rogné le budget, que j'ai déplacés dans des bureaux moins grands, ou que j'ai carrément mis à la rue, parce que je ne voulais pas de bons à rien dans mes services, se rattrapent maintenant en inventant des histoires où cette espèce de Latino joue le beau rôle et moi le mauvais. Morán est un pitre qui n'a jamais participé à quelque guerre que ce soit, qui est peut-être passé à la télévision (dans le programme régional) maintenant que tout le monde y passe, et, enfin, je dois vous dire qu'il y a longtemps que je sais que la taille ne fait pas tout. Un homme doit être affectueux et tendre pour être un homme et être aimé ! Ou alors est-ce que vous croyez qu'il va lui mettre ses trente centimètres dans le clitoris ! Ou alors est-ce que vous pensez qu'il va lui réveiller le point G avec ses trente centimètres ! Quand je pense à Lola marchant sur la plage et tenant son gamin par la main, un enfant qu'ils ont eu la maudite idée d'affubler d'un nom indien que je suis incapable de retenir, ma haine, ou ce que vous appelez ma haine envers Morán, a toutes ses raisons d'être. Oui, j'ai essayé de me le payer, mais toujours dans la plus stricte légalité. Au cours de toute ma vie, avant les malheureux incidents du Palacio Benvingut, c'est tout juste si j'ai dû le voir trois fois, et les trois fois il s'est vanté, je crois me le rappeler, de passer allégrement par-dessus la réglementation en vigueur concernant les étrangers sans permis de travail. Morán et les paysans des environs de Z étaient les seuls, pour ce que j'en savais, à se croire au-dessus de la loi. Dans la cambrousse, chez certains paysans, c'était compréhensible, même si pas pour autant excusable : il fallait ramasser les laitues, par exemple, et le vivier d'ouvriers agricoles disponibles se réduisait à l'ensemble des Noirs africains, la plupart sans papiers en règle. Je n'aime pas les Noirs. Encore moins s'ils sont musulmans. Une fois, comme si je disais un truc sans importance, j'ai suggéré à mon équipe de travail des Services sociaux un projet qui permettrait de réunir tous les jeunes marginaux de Z dans un

large éventail de travaux agricoles, semer, récolter, conduire des tracteurs, et même vendre sur le marché chaque matin ; ç'aurait été sensationnel de voir cette promotion de futurs petits voyous, si ce n'est pas de junkies, en train de labourer la terre. Évidemment, l'idée a été rejetée comme si je l'avais proposée en plaisantant. Je ne croyais moi-même pas assez en elle. Je ne sais pas, ç'avait un côté esclaves au travail, ils ont dit, mauvaise publicité. Bref, je ne le saurai jamais. Comme je l'ai dit auparavant, les paysans ont des raisons qui pèsent. Morán, en revanche, lui, engageait des types pas en règle rien que pour casser les couilles ! Une fois, en passant, j'en ai parlé à Lola, c'était encore sa femme, et je n'ai pas oublié sa réponse. D'après elle, Morán donnait du travail aux amis qu'il avait eus à dix-huit ans, à un groupe de poètes auxquels le temps et les circonstances avaient fait jeter l'ancre dans notre mère patrie. C'était lui qui les retrouvait, ou le hasard associé à sa volonté faisait qu'il les trouvait, il leur donnait du travail, leur faisait faire des économies (il les obligeait à économiser) et à la fin de la saison, sans exception, ses anciens camarades repartaient en Amérique, dans leurs pays d'origine respectifs. Ou du moins c'était ce que Morán racontait à Lola ; elle, elle n'a jamais réussi à se lier avec l'un d'eux, quoique tous lui aient semblé dignes d'être suivis professionnellement. Des êtres déguenillés et blessés, rancuniers, inadaptés, silencieux, malades, qu'on préférerait ne pas croiser dans une rue déserte. Je dois dire que Lola, malgré l'abîme qui me séparait de son mari, et moi, nous étions liés, et j'espère que c'est encore le cas, par une amitié et une camaraderie que seules dépassaient celles qui m'unissaient à madame la maire, et donc que rien ne peut me faire douter de la véracité de ses confidences. Les poètes mentionnés, de parfaits inconnus aussi bien en Espagne qu'en Amérique latine, n'ont jamais été très nombreux, en réalité ils devaient se confondre avec le reste du personnel bigarré, où il y en avait pour tous les goûts. Je n'en ai jamais vu un seul, et si je me suis rappelé maintenant cette histoire, c'est pour l'arrière-goût de film de terreur qu'elle a laissé en moi. De toute façon, comme je l'ai fait remarquer à Lola, est-ce que c'était un geste

d'amitié envers ses anciens amis, ou est-ce qu'il ne cherchait pas plutôt à s'en débarrasser ? D'après Lola, tous ne sont peut-être pas retournés en Amérique latine, peut-être qu'ils ne sont pas revenus à Z, sans plus, mais moi j'ai penché pour la symétrie des saisons d'été et des voyages de retour. Une autre question était de savoir s'ils repartaient les mains vides, sauf les quelques pesetas qu'ils auraient pu économiser, ou si le voyage était une façon de continuer à travailler pour Morán, comme courriers ou comme messagers. La drogue, c'est connu, a pris ses aises à Z, et, à plus d'une occasion, même si honnêtement je dois reconnaître que c'était sans fondement, j'ai entendu dire que Morán était mêlé au trafic. Cela, évidemment, je n'en ai jamais parlé avec Lola, surtout par respect ; après tout il s'agissait du père de son fils. Par deux fois, j'ai téléphoné à des gens de ma connaissance de Gérone, pour voir si de ce côté-là on ne pouvait pas le gauler. Zéro absolu. Les gens se bougent seulement quand on leur pique le cul. Inutile de dire que toutes les visites qu'ont réalisées les inspecteurs du travail n'ont donné aucun résultat. Je ne me faisais pas non plus beaucoup d'illusions à ce sujet : je connais ce genre de bureaucrates comme si je les avais faits et je sais qu'ils n'ont jamais dû essayer de le prendre par surprise, arriver à des heures intempestives, interroger tout le personnel, mener une enquête auprès des voisins, etc. Avec ces méthodes traditionnelles, Morán s'en est toujours tiré sans même la plus petite amende, une amende symbolique. Une autre possibilité aurait été de le dénoncer à l'UGT ou aux *Comisiones obreras*, mais mes relations avec les représentants syndicaux de Z ne sont pas très bonnes. Je n'en suis venu aux mains qu'une seule fois il y a cinq ou six ans, devant les portes du siège de l'UGT, j'ai dû affronter une bande d'exaltés. Avec un policier municipal, maintenant à la retraite, contre huit ou neuf fiers-à-bras du comité de grève. La vérité c'est qu'il y en avait tant que je ne me rappelle pas leur nombre exactement. On s'est battus, heureusement, à mains nues, et ç'a été très bref, le déroulement et la conclusion de la bagarre se sont réduits plutôt à des bourrades qu'à des coups. J'ai quand même fini avec le nez en sang et l'arcade

sourcilière ouverte, et Pilar a quitté je ne sais pas quel machin important pour venir me voir tout de suite. C'est curieux ; moi qui, pendant mon enfance, n'ai jamais agressé ni été agressé, j'ai dû aller à Z, travailler comme un âne et connaître l'amour pour que les coups pleuvent. À Nuria, je veux que ce soit clair, je n'ai rien dit ; pas un reproche ni rien qu'elle pourrait interpréter comme ça. J'ai ravalé la colère, la jalousie (pourquoi ne pas le dire) et la stupeur que toute l'affaire provoquait chez moi. Par ses gestes, par sa manière d'aborder le sujet, j'ai nettement vu que ce qui se passait avec Morán, elle-même ne le comprenait pas complètement, et que mon intrusion ne contribuerait qu'à empirer les choses. Elle a menti et moi j'ai fait semblant de la croire. La douleur a fait que mon amour, sans perdre en intensité, a connu des variations, des plaisirs mentaux nouveaux. Bien évidemment, je ne manquais pas d'occupations ; mon hostilité envers Remo Morán n'a jamais pris, Dieu merci, plus de trois pour cent de mes passions. C'est vers cette époque que j'ai de nouveau rêvé de la piste de glace. Le rêve semblait un prolongement de celui que j'avais déjà eu : à l'extérieur, le monde étouffait sous plus de quarante degrés à l'ombre, et à l'intérieur du Palacio Benvingut un air glacé fêlait les vieux miroirs. Le rêve commençait au moment où je chaussais les patins et me mettais à glisser, sans aucun effort, sur la surface blanche et lisse, d'une pureté qui sur le moment me paraissait sans pareille. Un silence profond, définitif, enveloppait tout. Soudain, propulsé par l'élan même de mon patinage, je quittais la piste, ce que je croyais être la piste, et commençais à patiner dans les couloirs et les salles du Palacio Benvingut. La machinerie a dû devenir folle, pensais-je, et a recouvert de glace toute la maison. Glissant à une vitesse vertigineuse, je parvenais à la terrasse d'où je contemplais une partie de la ville et les pylônes électriques. Ces derniers semblaient en surcharge, sur le point d'exploser ou de se mettre en marche vers les criques. Derrière, j'apercevais un bosquet de pins en pente raide, presque noir, et au-dessus, des nuages rouges comme des becs de canard à peine entrouverts. Des becs de canard avec une dentition de requin ! Sur le chemin

communal, très lentement, apparaissait la bicyclette de Nuria au moment précis où soudain s'élevaient de gigantesques flammes à Z. La lueur ne subsistait que quelques secondes, puis l'obscurité recouvrait tout l'horizon. Je suis perdu, pensais-je, c'est la panne générale. Je me suis réveillé alors que la glace commençait à fondre sous mes pieds à une vitesse incroyable. Ce rêve m'a rappelé un livre que j'ai lu adolescent. D'après l'auteur du livre (dont j'ai oublié le nom), il existe une légende ou quelque chose comme ça sur la lutte entre le bien et le mal. Le mal et ses partisans imposent la force du feu sur la terre. Ils se répandent, livrent des batailles, sont invincibles ; au cours de la dernière bataille, la plus importante, le bien balance de la glace sur les armées du mal et les arrête. Lentement, le feu s'éteint de la surface de la terre. Il cesse d'être un danger. La victoire finale revient aux partisans du bien. Cependant, la légende prévient que la lutte ne sera pas longue à recommencer car l'enfer est inépuisable. Mon impression, quand la glace commençait à fondre, était justement celle-là : que le Palacio Benvingut et moi coulions à pic dans l'enfer...

Remo Morán :

J'ai décidé d'aller chercher Nuria chez elle

J'ai décidé d'aller chercher Nuria chez elle, ce que je n'avais jamais fait, et c'est ainsi que j'ai connu sa mère et sa sœur, la petite et très futée Laia. C'était un après-midi ensoleillé, il faisait très chaud, mais ça n'empêchait pas les gens de circuler dans les rues encombrées de stands de glaces, de sandwiches et de marchandises en tout genre que les commerces étalaient presque jusqu'au rebord des trottoirs. Une femme mince, un peu plus petite que Nuria, a ouvert la porte ; elle m'a invité à passer sans plus de formalités, comme si elle attendait ma visite depuis longtemps. Nuria n'était pas là. J'ai voulu partir, mais c'était déjà trop tard, et la femme, en une attitude courtoise mais ferme, bloquait la sortie. Je n'ai pas mis longtemps à comprendre qu'elle voulait me soutirer quelques confidences sur sa fille. Dans la pièce où j'avais été poussé, il y avait des trophées sur de petits socles en faux marbre ; de part et d'autre de la cheminée pendaient, comme de vieilles affiches de récompense, des photos et des coupures de journaux sous verre et encadrées de baguettes d'aluminium. Sur ces photos et ces coupures, on voyait Nuria en train de patiner, seule ou accompagnée, et certains articles étaient écrits en anglais, en français, en une langue qui était peut-être du danois ou du suédois. Ma fille patine depuis l'âge de six ans, a expliqué la mère, debout sur le pas de la porte qui séparait le salon de la cuisine spacieuse aux persiennes baissées, ce qui lui donnait un air de forêt sombre, de clairière à minuit. Dans le salon, les rideaux laissaient filtrer une lumière jaune et agréable. Vous avez vu ma petite patiner ? m'a-t-elle

demandé en catalan, mais, avant que je ne puisse lui répondre, elle a répété la question en castillan. J'ai dit que non, que je ne l'avais jamais vue patiner. Elle m'a regardé attentivement, comme si elle ne me croyait pas. Elle avait les yeux aussi bleus que ceux de Nuria, mais dans ceux de la mère il n'était pas possible de deviner la volonté de fer qui brillait dans ceux de la fille. J'ai accepté une tasse de café. Du fond de la maison parvenait un bruit monotone et régulier, j'ai pensé qu'on était en train de couper du bois, mais c'était absurde. Vous êtes sud-américain ? m'a demandé la mère en s'asseyant sur un fauteuil de fleurs sépia sur fond gris. J'ai répondu affirmativement. Est-ce que Nuria va beaucoup tarder ? Ça, on ne le sait jamais, a-t-elle dit en jetant un regard sur une corbeille d'où dépassaient des aiguilles à tricoter et des pelotes de laine. J'ai menti sur le temps dont je disposais, tout en sachant que, d'une certaine manière, je ne pourrais me tirer de là aussi facilement que ça. De quel pays ? D'Argentine ? Le sourire de la mère, même s'il était plutôt neutre, semblait me tapoter doucement l'épaule afin que je me laisse aller. J'ai répondu que j'étais chilien. Ah, bon, vous venez du Chili, a dit la mère. Et qu'est-ce que vous faites ? J'ai une boutique de bijoux fantaisie, ai-je murmuré. Ici, à Z ? J'ai hoché la tête, acquiesçant à tout. Comme c'est curieux, a dit la mère, Nuria ne m'a jamais parlé de vous. Le café était brûlant, mais je l'ai avalé d'un trait, derrière moi quelqu'un a crié, du coin de l'œil j'ai vu passer une ombre en direction de la cuisine et la mère a dit : Viens, je veux te présenter un ami de Nuria. Devant moi, une canette de Coca-Cola à la main, est apparue la petite dernière de la famille Martí. Nous nous sommes serré la main et souri. Laia s'est assise à côté de sa mère, uniquement séparée d'elle par la corbeille aux pelotes de laine, et elle a attendu ; je me souviens qu'elle portait un short et que sur chaque genou on pouvait voir de grandes croûtes marron. Mon mari ne l'a vue patiner qu'une seule fois, mais il est mort heureux, a dit la mère. Je l'ai regardée sans comprendre un seul mot. Un instant, j'ai imaginé qu'elle voulait me dire que son mari était mort pendant qu'il regardait patiner Nuria, mais il était évident qu'il était excessif de formuler

une hypothèse pareille, et encore plus de demander des éclaircissements, je me suis par conséquent contenté d'opiner. Il est mort à l'hôpital, a dit Laia, qui ne me quittait pas des yeux tout en avalant des gorgées de son Coca-Cola avec une lenteur à donner la chair de poule ; dans la chambre 304 de l'hôpital de Z, a-t-elle précisé. La mère a posé son regard sur elle avec un sourire d'admiration. Un autre café, monsieur Morán ? J'ai dit non, merci beaucoup, quoique le premier ait été très bon. Chose curieuse, à ce moment-là j'avais l'impression que la décision de partir ou de rester ne dépendait plus de moi. Tu sais ce qu'elle est en train de faire, Nuria, là ? J'ai cru que Laia faisait allusion à Nuria en chair et en os, et je me suis retourné en sursautant, mais derrière moi il n'y avait que le couloir vide. L'index de Laia pointait l'une des photos encadrées. J'ai avoué mon ignorance et j'ai ri. La mère, compréhensive, a ri avec moi. Je lui ai dit que j'avais cru que Nuria se trouvait derrière moi, quel idiot. C'est un « boucle », a dit Laia, un « boucle ». Et tu sais ce qu'elle est en train de faire là ? La photographie avait été prise de loin, pour qu'on voie bien l'importance de la piste et la capacité de la salle ; au centre, légèrement déportée vers la droite, Nuria, les cheveux plus courts, avait été figée dans l'instant d'une fuite chimérique. Ça, c'est un « bracket », a dit Laia. Et ça c'est le final d'une série de « trois ». Et celle-là c'est la figure « catalane », inventée par une patineuse catalane. Une fois que j'ai eu exprimé mon admiration, je me suis mis à passer en revue les photos une par une. Sur certaines de ces photos Nuria ne devait sans doute pas avoir plus de dix ou douze ans, elle avait des jambes comme des allumettes et était très mince. Sur d'autres elle patinait avec un garçon aux cheveux longs et de corps athlétique, les bras entrelacés, tous deux souriant ostensiblement : dentitions blanches, expressions concentrées et, cependant, heureuses. Pris dans ce tourbillon de photos, je me suis soudain senti épuisé et triste. Quand est-ce que Nuria va revenir ? ai-je dit. Ma voix a ressemblé à une plainte. Plus tard, après l'entraînement, a dit Laia. Sa mère, sans que je l'aie remarqué, avait sorti les aiguilles à tricoter et à présent s'affairait à son ouvrage, un air satisfait sur

le visage, comme si elle avait vérifié tout ce qu'elle voulait vérifier. Elle s'entraîne en ce moment ? À Barcelone ? Laia m'a adressé un sourire amical : non, ici, à Z, elle patine, ou elle fait du jogging, ou elle joue au tennis. Elle patine ? Elle pa-ti-ne, a répété Laia, elle revient toujours tard, et puis, après avoir constaté que sa mère ne faisait plus attention à nous, elle m'a dit à l'oreille : Avec Enric. Ah, ai-je soupiré. Tu connais Enric ? a demandé Laia. J'ai répondu que oui, je le connaissais. Alors, tous les jours elle s'entraîne avec Enric ? Tous les jours, a crié Laia, même le dimanche.

Gaspar Heredia :

Je suis un conscrit dans cette ville de l'enfer, a dit le Recluta

Je suis un conscrit dans cette ville de l'enfer, a dit le Recluta quand je lui ai demandé pourquoi on l'appelait comme ça. Un conscrit, une bleussaille de quarante-huit ans, une tête de linotte qui ne connaît pas les pièges et qui n'a pas d'amis sur qui s'appuyer. La fouille des conteneurs d'ordures lui procurait un peu d'argent, le reste de la journée il traînait dans quelques bars à l'écart de la plage, pas du tout touristiques, du côté des sorties de Z, ou bien il s'accrochait comme une sangsue à l'ombre toujours imprévisible de Carmen. C'était elle qui lui avait donné ce surnom de Recluta et c'était dans sa voix que ça sonnait le mieux : Recluta fait ceci, Recluta fait cela, Recluta raconte-moi tes malheurs, Recluta on va boire. Quand Carmen disait Recluta on entendait la musique de fond d'une rue d'Andalousie pleine de pauvres recrues en permission, à la recherche d'une pension bon marché ou d'un train pour échapper au cataclysme dont ils avaient fait si souvent le cauchemar ; sa manière de prononcer les syllabes, traînante et lumineuse, qui, par ailleurs, ravissait le Recluta au point que ses yeux en devenaient blancs, cette manière de prononcer n'était pas sans rappeler les douches collectives des hommes au plafond percé d'un petit trou par lequel la plus jeune des filles du général en chef observait la torture quotidienne, matinale, sous les douches froides. D'accord, à cette période-là, une douche froide était quelque chose de tentant, la chaleur épaississait l'air, et l'on passait les heures à avoir un goût amer dans la bouche que l'on ouvrait, pareils à des poissons, mais dans la voix de Carmen

cette douche froide était terrible. Terrible, oui, mais désirable et méthodiquement merveilleuse ; le Recluta travaillait dans les conteurs ou demandait directement les cartons aux boutiques et aux magasins, ensuite il vendait sa marchandise à un chiffonnier, le seul chiffonnier de Z, un petit salaud et un exploiteur dont il fallait se méfier, et sa journée se terminait là. Le reste de la journée il essayait de le passer auprès de Carmen, projet qu'il ne réalisait pas toujours. C'est vrai, c'était là son premier séjour à Z, même si ses relations amicales entre la chanteuse et lui remontaient à un ou deux ans plus tôt, à Barcelone. C'est à cause d'elle que j'ai atterri dans cette ville impitoyable, expliquait-il à qui voulait l'entendre, c'est en suivant cette girouette que je suis arrivé une nuit de chiens, chef, et elle, des nuits et des nuits, elle ne reste même pas avec moi. À quoi Carmen répondait que son indépendance était ce qui avait le plus de prix, et que le Recluta devait apprendre des Catalans la tolérance, l'exercice civilisé de savoir prendre les choses comme elles arrivent, calmement. Est-ce que tu sais qu'il y a des choses qu'on ne peut pas savoir, Recluta ? Est-ce que tu sais que poser beaucoup de questions, c'est vilain ? Le Recluta remuait la tête et les mains, acquiesçant avec désespoir ; il était évident que les explications de la chanteuse ne le convainquaient pas. Sa peur la plus grande était que l'éloignement, ne serait-il que temporaire, pouvait rendre vulnérable à la mort, à une mort subite, nocturne, double. Ce qu'il y a de pire quand on meurt seul, disait-il, c'est qu'on ne peut pas dire adieu. Et pourquoi donc voudrais-tu prendre congé alors que tu es en train de mourir, Recluta ? Le mieux c'est de penser à ceux que tu aimes et leur dire adieu en imagination. Ils parlaient souvent de la mort, parfois de façon agressive, bien que la plupart du temps il l'ait fait d'une manière distancée, comme si ça n'avait pas de rapport avec eux, ou bien résignée, comme s'ils avaient déjà vidé la coupe amère jusqu'à la lie. Dormir avec elle était la seule raison de véritable dispute. Des disputes occasionnelles. Le Recluta voulait dormir toutes les nuits avec Carmen, et les soupçons, les accès de colère, le sentiment d'être orphelin que son refus provoquait en lui, étaient très visibles. L'ami-

tié entre eux était née dans un centre d'accueil des mendiants, et se tenait debout par ses propres moyens, affirmaient-ils triomphaux. C'est que rien n'égale la vie, disait Carmen, regardez, par exemple, les plantes, si pleines de gratitude que quelques gouttes d'eau leur suffisent, et regardez ces arbres qu'on appelle chênes et ceux qu'on appelle pins parasols, qui peuvent aussi bien être réduits en cendres par un incendie que repousser rien qu'avec un petit peu de pisse dégueulasse, à quoi le Recluta ajoutait que, lui, il se contentait volontiers de ne pas avoir froid et d'avoir de quoi ne pas crever de faim. La chanteuse, la voix rêveuse, peut-être plongée dans le souvenir de *La Belle et le Clochard*, disait que le Recluta était un paysan mal dégrossi et elle une vraie demoiselle de bonne famille, on n'y peut rien. C'était peut-être pour combler ce fossé qu'ils avaient pris goût à raconter des histoires et ils passaient parfois des heures à se remémorer leurs propres souvenirs, les partageant de telle sorte qu'on aurait pu croire qu'ils se connaissaient depuis l'âge de cinq ans et qu'ils avaient été les témoins de toutes les aventures et mésaventures l'un de l'autre. Ils avaient confiance dans l'avenir : l'Espagne est sur le chemin du paradis, avaient-ils l'habitude de dire. Et ils avaient confiance, aussi, dans leur avenir personnel. Tout allait s'arranger quand l'automne arriverait, ils n'auraient pas besoin de quitter Z, même pas quand l'hiver arriverait, au contraire, ils auraient une bonne maison avec cheminée, ou des radiateurs électriques pour ne pas avoir froid, et une télévision pour ne pas s'ennuyer, et le Recluta, à force de patience, obtiendrait un travail, rien d'ennuyeux, pas question de se décarcasser tous les jours parce que c'était un esclavage qu'ils ne supportaient plus, mais en revanche un boulot stable, peut-être nettoyer les vitres des commerces et des restaurants, peut-être surveiller des bâtiments aux appartements vides, ou alors jardiner dans les villas des richards du coin, quoique pour ça il faille une voiture et des outils adéquats. Le Recluta ouvrait de grands yeux quand Carmen peignait l'avenir de ces couleurs-là. Et toi, qu'est-ce que tu feras, Carmen ? Moi je donnerai des cours de chant, je cultiverai la voix des enfants, je prendrai la vie de manière complètement

décontractée. Olé tes couilles, voilà comment j'aime les femmes : en haut et en bas ! tout ce qui monte descend et tout ce qui touche le fond remonte à la surface, s'exclamait avec ferveur le Recluta. J'ai un plan, m'a confié Carmen, un plan dont je ne peux pas même dire un mot, plutôt mourir qu'ouvrir la bouche. Mais la tentation a été plus forte que sa prudence, ou alors elle avait oublié qu'elle ne devait pas parler, et un après-midi, à grands traits, elle nous a expliqué ce qu'elle pensait faire : tout d'abord elle irait s'inscrire sur le registre de Z, ensuite voir le bras droit de la maire, et elle lui demanderait, non, elle exigerait, un appartement subventionné officiellement à payer sur trente ans, puis enfin, pour fignoler le travail, elle raconterait certaines petites choses comme preuve de la véracité de ses informations, au bras droit ou à madame la maire en personne, pourquoi pas, qu'il choisisse lui-même. Et comment tu sais qui est le bras droit de madame la maire ? a dit le Recluta. Par expérience, a dit la chanteuse, et tout en se passant un peigne vert dans les cheveux elle s'est mise à nous raconter ce qui était arrivé au cours d'un séjour antérieur à Z, deux ou trois ans auparavant, elle ne s'en souvenait pas exactement, peut-être quatre ans, ce dont elle se souvenait parfaitement en revanche, c'étaient les visites quotidiennes à la mairie de Z, quémendant de l'aide. Pendant cette période, Carmen avait cru être gravement malade et avait eu peur. Peur de mourir seule et sans assistance, comme disait le Recluta. Mais elle n'était pas morte. C'est à cette époque-là que j'ai connu tous les nuisibles de l'administration publique ! Tous les chacals et tous les vautours ! Des démocrates de toujours disposés à me laisser crever, sans éprouver la moindre pitié, sans même sourire quand je leur racontais une blague ou faisais une imitation de Montserrat Caballé ! Ne fais jamais confiance à un employé, beau gosse ! Tous ceux qui travaillent dans un bureau sont des fils de pute et sont condamnés à être passés au fil du couteau d'une manière ou d'une autre. Il n'y a eu qu'une jeune femme qui a voulu vraiment m'aider : une assistante sociale, une fille très jolie et très au courant, en plus, des aléas des classiques. Des classiques de l'opéra, bien sûr. C'est comme ça que j'ai su qui

DISCOURS ET CONFÉRENCES	829
Discours de Caracas	831
Littérature et exil	840
Dérives de la <i>pesada</i>	848
Séville me tue	857
LECTURES ET RELECTURES	861
<i>Ahora mismo hablaba contigo, Vallejo,</i> par Carlos Henderson	863
<i>Islas a la deriva</i> , par José Emilio Pacheco	866
<i>Juicio final/Andante</i> , par Beltrán Morales	869
Quittez tout, de nouveau : premier manifeste du mouvement infraréaliste	872
Sur Xavier Sabater	881
« Le métier, cet étrange réconfort... »	885
Une relecture	888
Notes sur la poésie d'Orlando Guillén	894
Dans la salle de lecture de l'Enfer	898
De l'inutilité	903
Exils	908
Lectures avant de rentrer au Chili	919
Notes autour de Jaime Bayly	923
[Le prix Romulo-Gallegos]	930
Notre guide dans le défilé	933
Une modeste proposition	944
<i>Les Chiots</i> , une fois de plus	948
Pimentel dans le souvenir	951
<i>Bomarzo</i>	956
Huit secondes avec Nicanor Parra	959
Le début de l'Apocalypse	962
Sur Bruno Montané	965
Le <i>man</i> revient au Venezuela	966
Ceux qui sont perdus	971
Intempéries	976
SOURCES	979